

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE CYCLOPÉDIA

VIN MARIANI

Le plus efficace et le plus agréable
des toniques et des stimulants.



Ne constipant jamais

EMILE ZOLA

A. M. MARIANI,

... la liqueur de vie, qui allait combattre la débilité humaine, seule cause réelle de tous les maux, une véritable et scientifique fontaine de Jouvence, qui, en donnant de la force, de la santé et de la volonté, referait une humanité toute neuve.

EMILE ZOLA

DOSE: — Un verre à Bordeaux avant ou après les principaux repas. Pour les enfants un verre à Madère est suffisant.

LAWRENCE A. WILSON & Cie, Montreal
Seuls agents au Canada.

VOL. III - NO. 25

Samedi, le 6 Mars 1897

UNIVERSEL

JOURNAL D'ILLUSTRATIONS

Paraissant une fois la semaine

ARTS, SCIENCES, VOYAGES, HUMOUR, SPORT, MODES

32 PAGES DE GRAVURES

DÉPOT GÉNÉRAL

1560, NOTRE-DAME

EN FACE DU PALAIS DE JUSTICE,

MONTREAL.

5 CTS
LE NUMERO

Bureau et Atelier de Photogravure: 1560, rue Notre-Dame, Montreal.

JERUSALEM

ET

LA TERRE = SAINTE

LE CYCLORAMA UNIVERSEL commencera, le 20 mars prochain, la publication d'une relation d'un voyage en Terre-Sainte. Cet ouvrage remarquable est écrit par un pèlerin. Nous le donnerons

ILLUSTRE DE 150 GRAVURES

|| Une carte de la Palestine

offrant une vue d'ensemble de l'itinéraire du voyage, permettra aux lecteurs de suivre les pieux pèlerins pour ainsi dire pas à pas, tandis que les nombreuses illustrations contribueront à leur procurer tous les plaisirs d'un voyage à Jérusalem, sans en éprouver les fatigues. La relation est rendue complète par

UN PLAN DE JERUSALEM

Rien ne saurait mieux donner une idée de ce voyage extraordinaire que l'énumération des

PRINCIPAUX CHAPITRES

Kaïffa, le Carmel, Saint-Jean-d'Acre — Campement de Nazareth et de Djennin — Sébastieh (Samarie) — Naplouse — Puits de la Samaritaine, Silo — Les Montagnes d'Ephraïm — Campement de Sindjil — JERUSALEM — Fête de l'Ascension sur le Mont des Oliviers — Béthanie et ses souvenirs — Bethphagé — Le CALVAIRE, le SAINT-SEPULCRE — Le Patriarcat latin de Jérusalem — L'Ordre du Saint-Sépulcre — Saint Jean-du-Désert — Bethléem — Le Sanctuaire de Sainte-Anne de Jérusalem — Pleurs des Juifs, le Temple de Salomon — Le Mont Sion, le Cénacle — La voie douloureuse — Les Filles de Sion — Sanctuaire de l'Ecce-Homo — La Mosquée d'Omar — La mosquée El-Aksa — Promenade autour des murs de Jérusalem — Cavernes royales — Vallée de Josaphat — Tombeau des Juges — Tombeau des Rois — Tombeau d'Absalon, Torrent du Cédron — Siloé — Haceldama — Tombeau de la sainte Vierge — Grotte de l'Agonie — Le jardin de Gethsémani — Vallée de Térébinthe — Ramleh — Jaffa, etc., etc.

LE CYCLORAMA UNIVERSEL EN VOLUMES

La collection des fascicules du CYCLORAMA UNIVERSEL forme de forts volumes, remplis de jolies gravures sur des sujets variés :

Beaux-Arts,
Sciences,
Voyages,
Sports,
Modes,
Humour,
Etc., Etc.

L'administration pourra disposer de quelques collections complètes, que nous vendrons aux prix suivants :

3 VOLUMES RELIES, FORMANT 2,000 PAGES \$5

Bonne reliure, dos en cuir et plats en toile.

Au volume, separement

Volume I — 620 pages, bonne reliure . . . \$2.00
Volume II — 652 pages, même reliure . . . 1.75
Volume III — 728 pages, même reliure . . . 1.75

Ce dernier volume ne sera prêt que vers le 15 mars prochain.

☛ Ceux qui désireraient se procurer la collection complète feront bien de ne pas tarder à donner leur commande.

Payable à livraison

Transport à la charge de l'acquéreur.
S'adresser, par lettre ou autrement :

" LE CYCLORAMA UNIVERSEL "
1560, rue Notre-Dame,

B. de P. 2182.

MONTREAL.

PRIME No 5 UNE MONTRE EN NICKEL

Nous pouvons disposer d'un nombre limité de Montres, que nous offrons à nos lecteurs à aussi bonnes conditions que possible, comme on peut s'en assurer en lisant ce qui suit :

C'est une montre à remontoir, en nickel ; mais une véritable montre et non un mouvement d'horloge dans un boîtier : il suffit de la remonter quelques tours pour qu'elle marque le temps pendant trente heures.

CONDITIONS

Tout abonné qui paiera un an d'avance aura droit à la prime No 5 au prix excessivement bas de 50 centins.
Tout abonné qui paiera six mois d'avance aura droit à la prime No 5 au prix de 75 centins.

Tout acheteur au numéro qui produira 10 coupons consécutifs aura droit à la prime No 5 au prix de \$1.10

Tout porteur de 5 coupons consécutifs aura droit à la prime au prix de \$1.20.

Tout porteur de 1 coupon pourra avoir la prime au prix de \$1.25.

REMARQUES

Pour les personnes qui peuvent se rendre au bureau du CYCLORAMA UNIVERSEL avec leurs numéros, il n'est nécessaire de les couper ; il suffit de produire les numéros pour faire annuler les coupons et avoir droit à la prime aux conditions annoncées.

AVIS

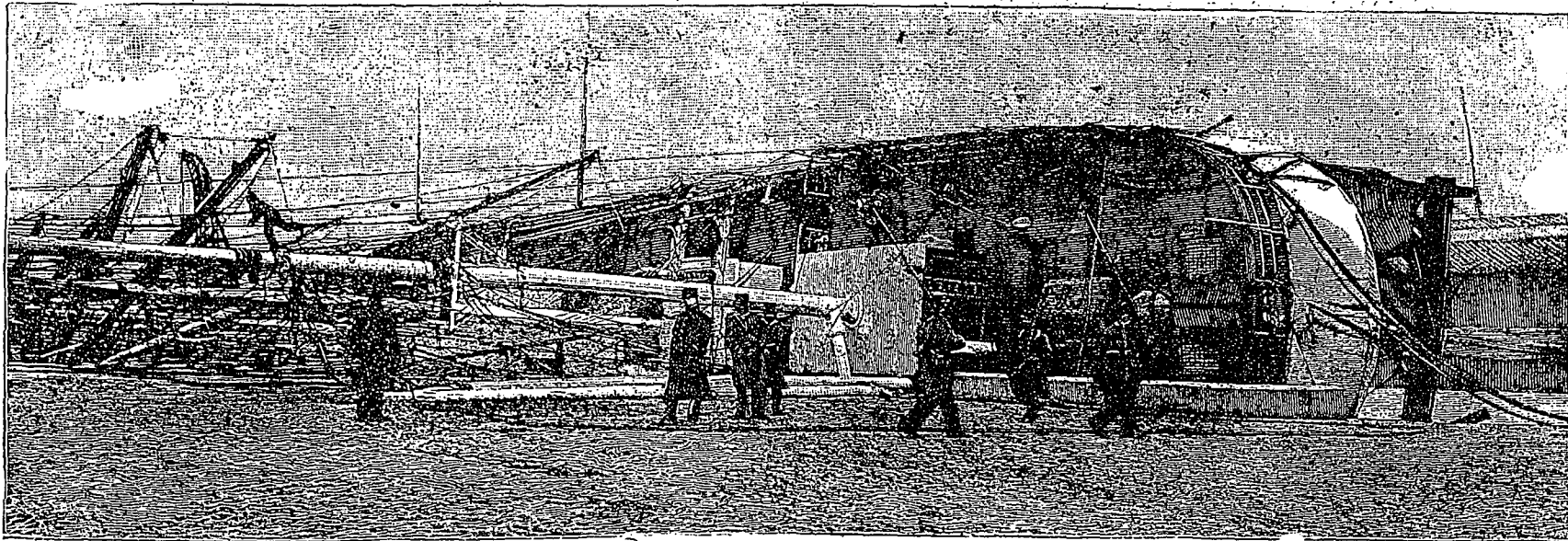
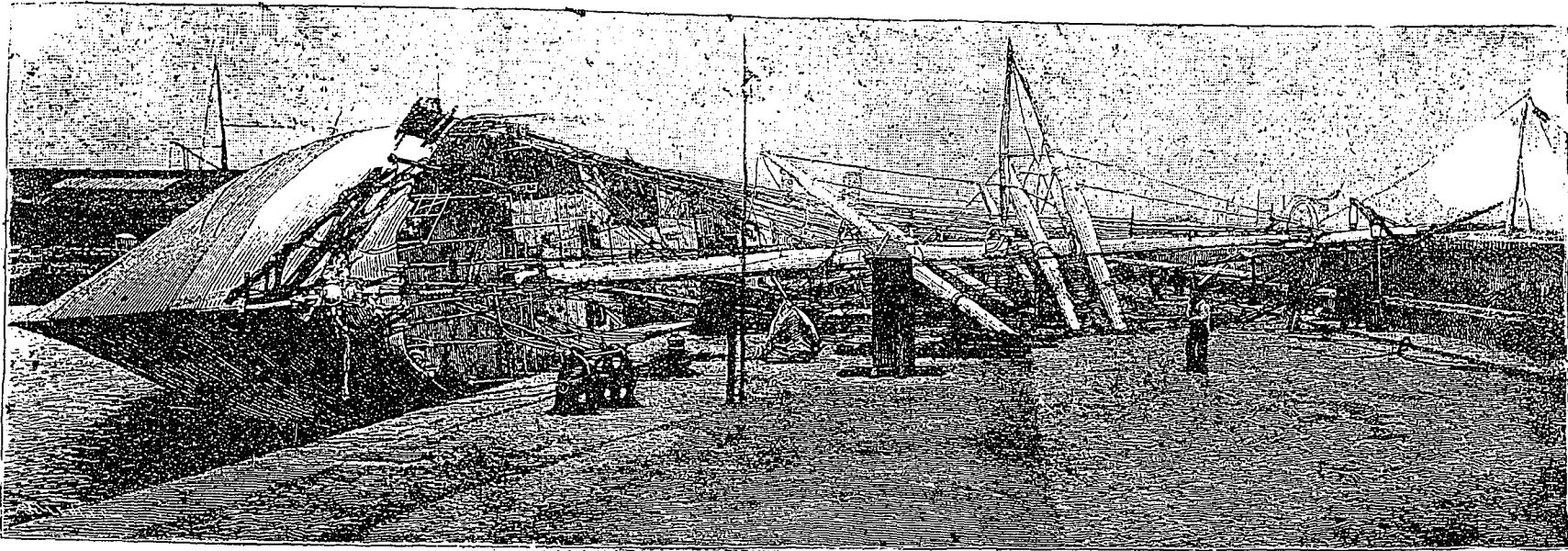
La prime No 2 est épuisée. Nous n'avions qu'une centaine de ces cadrans phosphorescents et ils ont tous été enlevés. Comme il nous est impossible de nous en procurer d'autres pour le moment, la prime No 2 est discontinuée. Nos lecteurs de la ville, et surtout ceux du dehors, voudront bien en prendre note.

COUPON

A DETACHER

DU CYCLORAMA UNIVERSEL

Pour les acheteurs au numero.



LE TROIS-MATS JACQUES, CHAVIRÉ DANS LE CANAL DE TANCARVILLE — VUES PRISES DE L'AVANT ET DE L'ARRIÈRE DU NAVIRE

UN NAVIRE CHAVIRÉ

Un accident peu banal s'est produit le 21 janvier dans le canal de Tancarville, au Havre. Le trois-mâts français *Jacques*, lancé des chantiers de la Méditerranée à Granville, a chaviré au moment où l'on ouvrait les portes de l'écluse.

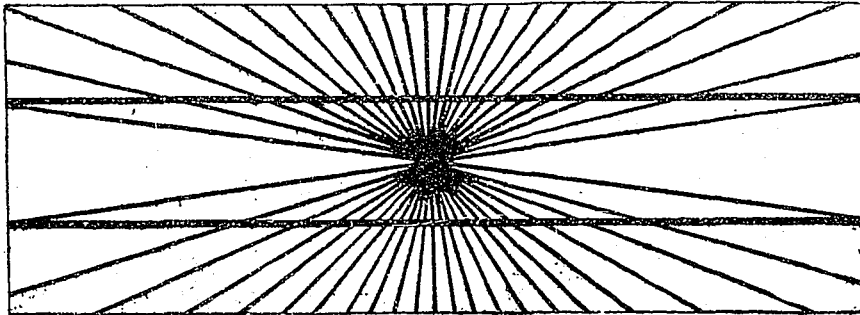
Ce navire très chargé dans sa mâture, et non encore lesté, s'est incliné tout doucement jusqu'à 45 degrés à l'appel de ses amarres, tendues par le changement du niveau de l'eau ; puis tout à coup, avec un fracas effroyable, il s'est abattu sur le quai de la Seine.

A bord, ce fut un sauve-qui-peut, les quarante ouvriers qui travaillaient s'enfuirent épouvantés ; l'eau d'ailleurs pénétrait par les hublots. Un homme sauta à l'eau, il put rejoindre le quai à la nage ; un autre, charpentier eut le pied serré et presque brisé ; il dut laisser son soulier.

Un incendie se déclara ; un fourneau venait de communiquer le feu aux boiseries et tentures du salon. Les pompiers ne purent monter à bord.

Le premier moment de stupeur passé, on fit l'appel. Fort heureusement il ne manquait personne. Après plusieurs tentatives infructueuses, on vint de relever le navire. Les pertes s'élèvent à \$6,000. Le *Jacques* est un très beau type en acier ; il mesure 85 verges de longueur sur 13 verges de bau.

UNE ILLUSION D'OPTIQUE



Les deux lignes noires qui traversent le tracé sont parallèles

QUERELLE DE MENAGE

Lui (*furieux*). — Quand finiras-tu par apprendre que les rasoirs ne sont pas faits pour tailler les crayons ?

Elle. — Quand toi tu auras appris que les épingles à cheveux ne sont pas faites pour nettoyer les pipes.

VOCABULAIRE RIMÉ

A

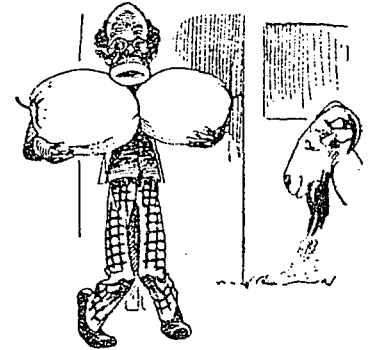
Lettre d'un âge respectable
Qu'un doux penchant nous révéla,
Puisque Hercule, d'après la fable,
Aux genoux d'Omphale fit l'A.

UNE FARCE " MELON—COLIQUE "

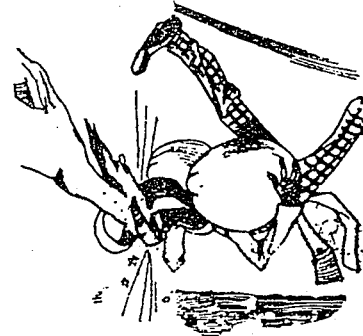
EN QUATRE PARTIES



I—Voilà qui est joliment pesant, se dit l'oncle Tom.



II—Cependant, ça se lève. Mais, grand Eugène ! voici encore cette chèvre !...



III—Oh ! Je ne prendrai pas le temps d'y penser bien longtemps. Piquons une tête !...



IV — Ah !... Ah !... La voilà cette chèvre. L'oncle Tom a encore une bonne tête, capable de le tirer d'embarras.

Calme l'irritation

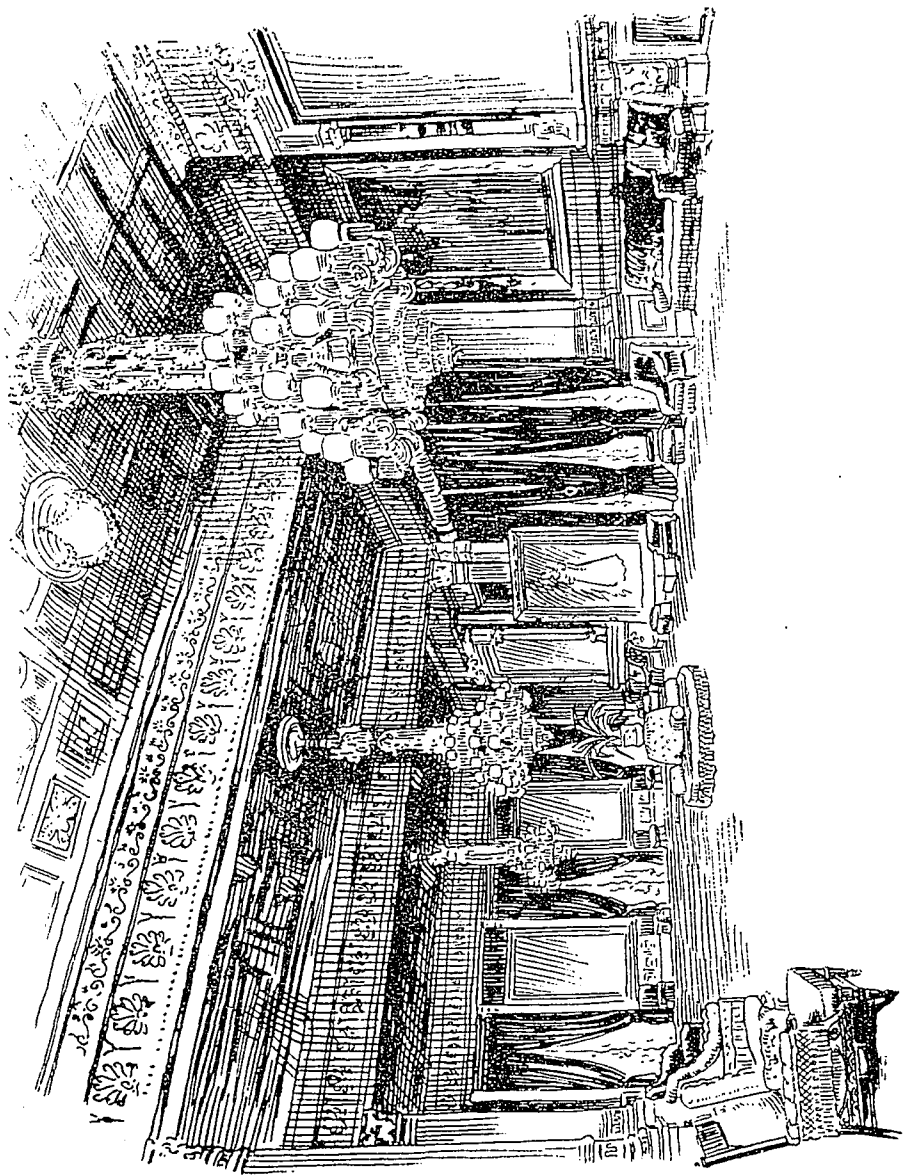
L'unique moyen de guérir la toux est de faire usage du Baume rhumal qui en même temps fortifie les bronches, les poumons, la gorge, en calmant l'irritation. Seulement 25 cts la bouteille.

Yvonne s'est précipitée sur le téléphone :

— Allô ! Allô ?

— Avec qui faut-il vous mettre en communication, mademoiselle ?

— Avec la poule qui pond les œufs de Pâques.

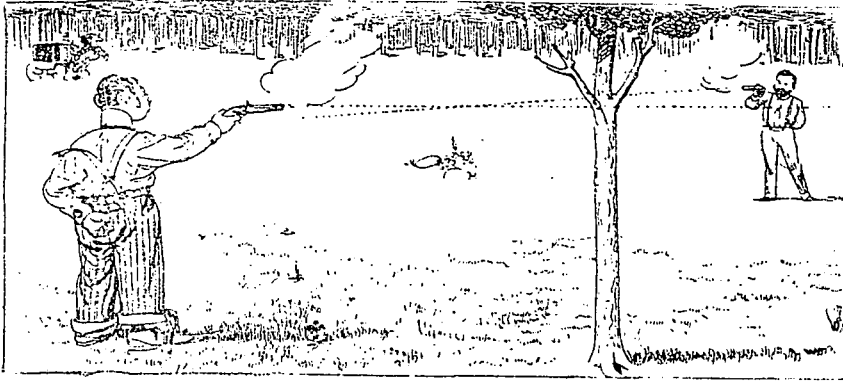


LA MAISON BLANCHE — LE GRAND SALON HISTORIQUE



SCENES DE MŒURS AMERICAINES — Un père brutal de St-Louis, Mo., qui fouette ses enfants avec un fouet chargé.

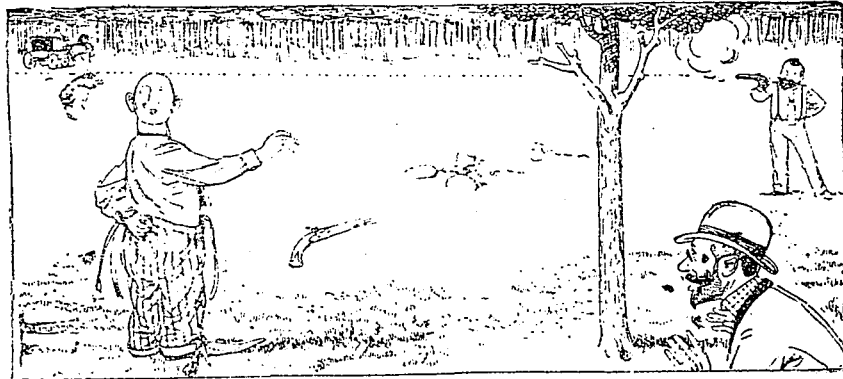
LE DUEL DE M. LECHAUVE



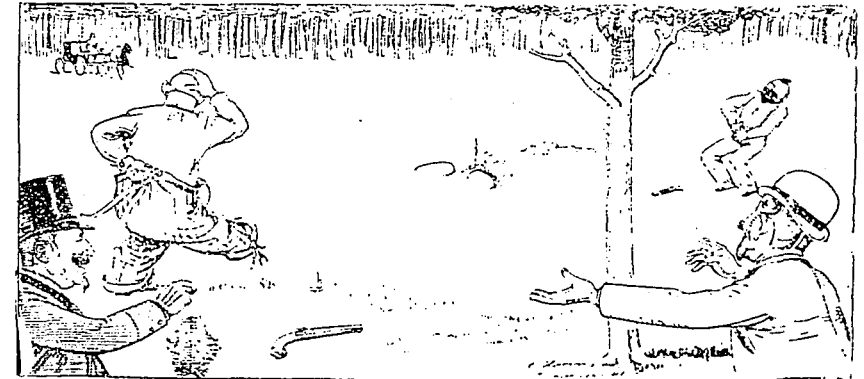
PREMIER COUP



DEUXIÈME COUP



TROISIÈME COUP



L'HONNEUR EST SATISFAIT, MAIS PAS M. LECHAUVE

PRECAUTION INUTILE

Gontran s'étant assis dans un compartiment de première classe, alluma un excellent havane qu'il se disposait à fumer avec recueillement. Malheureusement un autre voyageur vint s'installer en face de lui et alluma également un cigar, mais un de ces mauvais fumerons que la régie nous vend si cher.

Le jeune Gontran sentit bientôt son aristocratique odorat incommodé par les senteurs nauséabondes du

fumeron de son compagnon de route et il résolut de mettre fin à son supplice.

Il feignit d'avoir éteint son havane et pria l'autre fumeur de lui prêter son cigare pour allumer le sien ; quand il eut fini, il jeta par la portière le fumeron, comme si c'était une allumette.

— Mon Dieu ! s'écria-t-il, quelle étourderie ! Je ne vois qu'une manière de remédier au mal, c'est de vous offrir un de mes cigares.

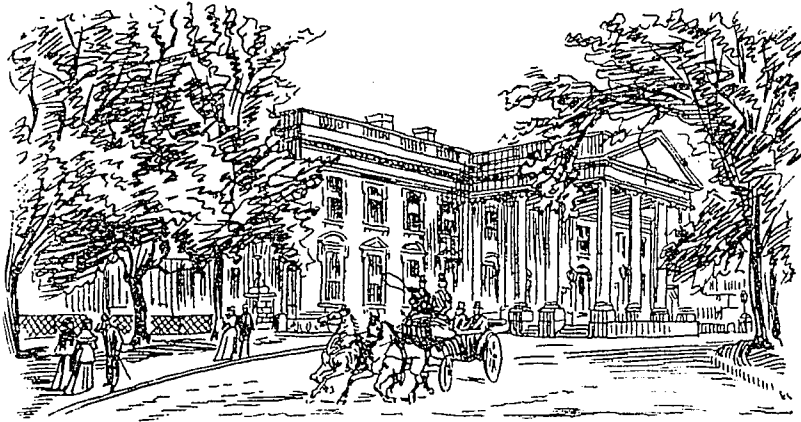
Le voyageur accepta, prit le cigare, le fixa de l'œil, le

flaira : Ça dit-il, c'est un bon cigare, un cigare réellement bon, j'ai envie de le garder pour dimanche.

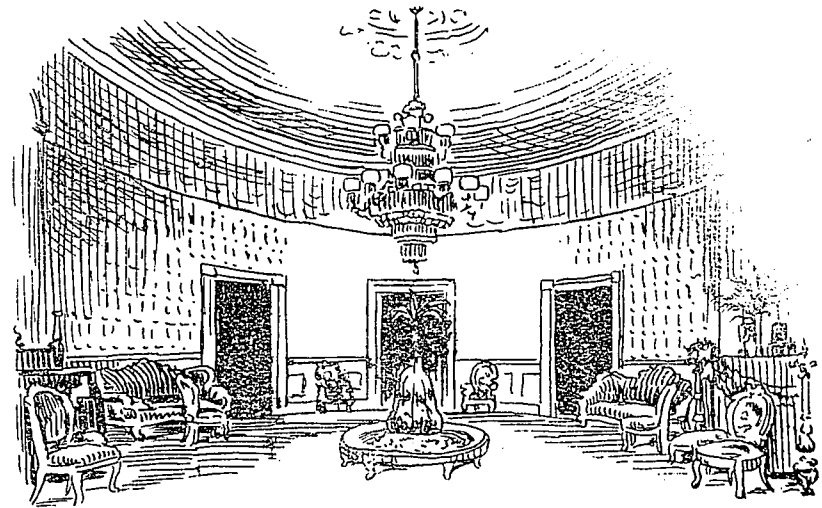
Disant cela, il le mit dans sa poche et alluma un de ses fumerons. Gontran n'eut plus qu'une chose à faire ; ce fut de descendre à la première station et de changer de compartiment.

Les gens sensés suivent la mode, les excentriques la devancent et les imbéciles la précèdent.

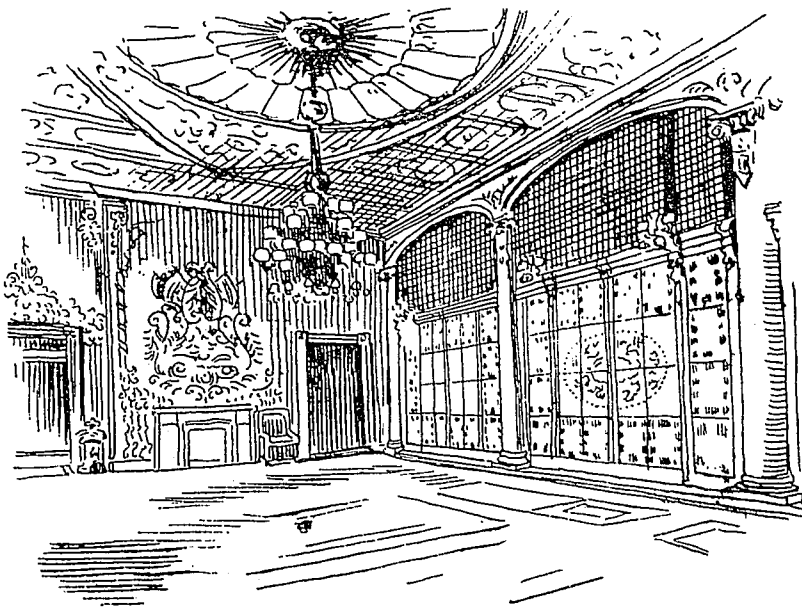
LA MAISON BLANCHE, A WASHINGTON — RÉSIDENCE OFFICIELLE DES PRÉSIDENTS AUX ÉTATS-UNIS



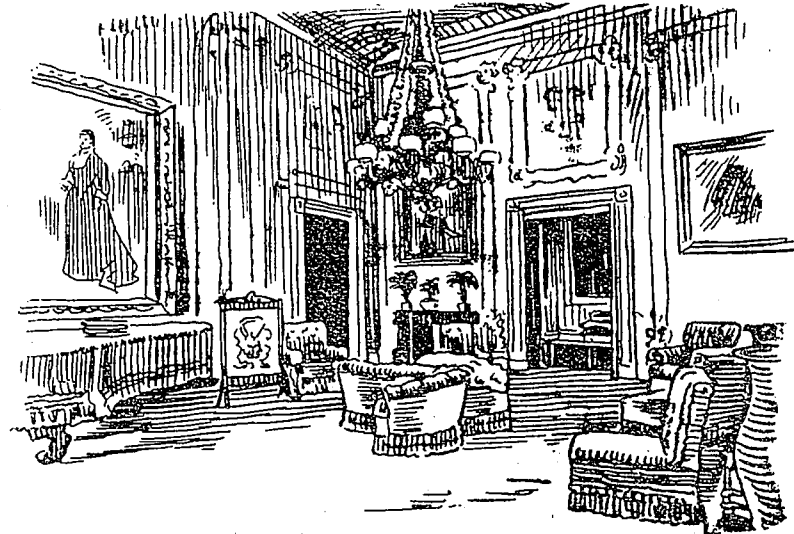
VUE EXTÉRIEURE



LE SALON BLEU



LE VESTIBULE

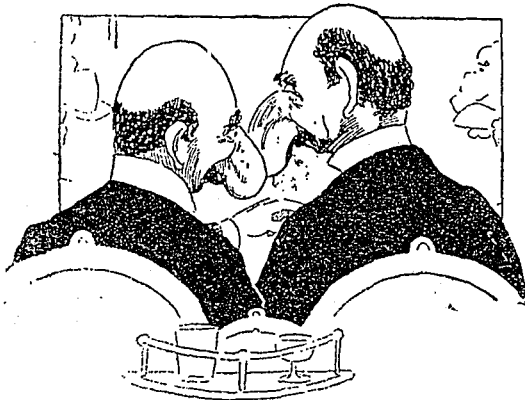


LE SALON VERT

ELLE N'A PAS RI LONGTEMPS



Melle Candie se félicite de la bonne perspective qui lui est ouverte pour voir la pantomime, lorsque....



M. Gluckstein se met à discuter avec son voisin sur la perspective des affaires, au printemps, et la scène disparaît devant cette nouvelle perspective nasale.

A l'un de nos petits concerts, vendredi soir, un spectateur, au premier rang des fauteuils d'orchestre, fredonnait l'air que chantait l'artiste en scène. Un spectateur, assis derrière lui, chuchotta furieusement et assez

haut pour être entendu : " Fermez votre bec ! " Le spectateur du premier rang se retourna courroucé :

— Est-ce à moi que votre observation s'adresse, monsieur ?

— Non, non, répondit le monsieur du second rang, c'est à cet idiot qui est en scène. Il fait un tel tapage qu'il m'empêche d'entendre ce que vous chantez.

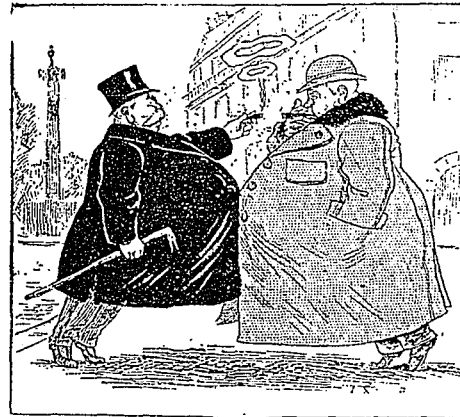
Un gommeux assis à une table d'hôte de premier ordre, désirait qu'on lui passa du lait. Voici comment il le demanda :

— S'il vous plaît, envoyez votre vache par ici.

La maîtresse d'hôte répondit immédiatement :

— Garçon, menez la vache au jeune veau qui beugle pour elle.

LE SUPPLICE DE TANTALE



Monsieur voudrait du feu ?....

PAS D'EXAGERATION

Adolphe — J'ai presque une idée... .

Catherine — Voyons, Adolphe, n'exagérons pas.

Une expérience concluante

Elle résulte de plusieurs milliers d'observations : c'est que pour toutes les affections de la gorge et des poumons, le seul et unique remède c'est le **Baume rhumal**. En vente partout.

LLE-MÈRE INCOMPRISE



— Voyons, mon gendre, vous vous rafraîchirez bien un peu.... Que voulez-vous prendre ?...
Oh ! la fuite !...

UNE GELEE... BLANCHE

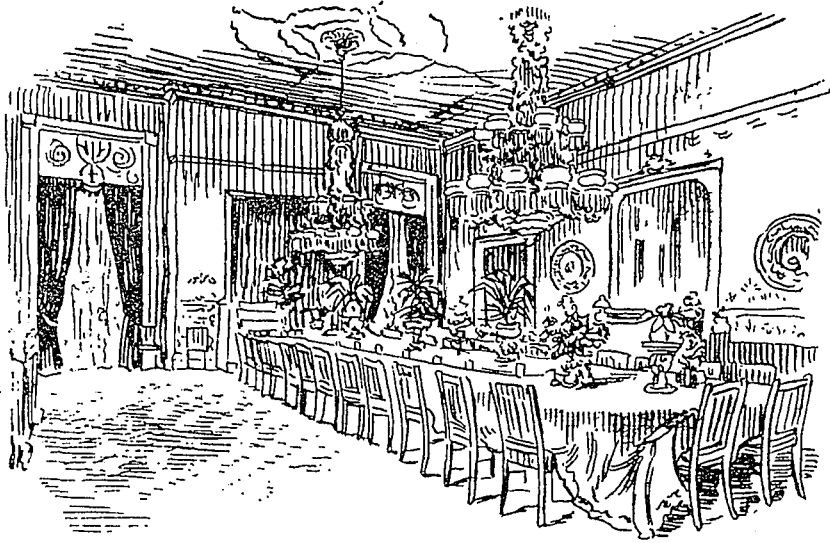


Mlle Poudrette — Pourquoi êtes-vous en froid avec Blanche !

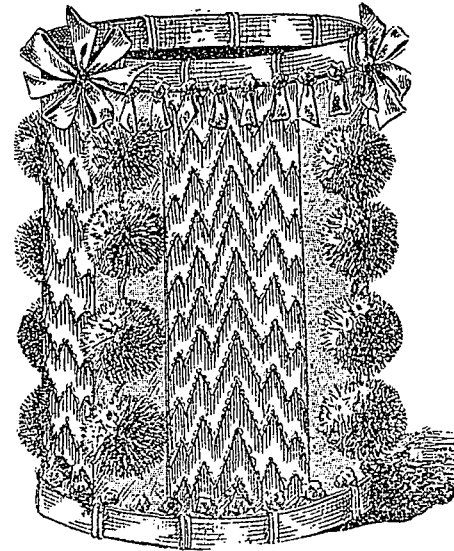
M. Lurette — Seulement pour lui avoir demandé, cet hiver, comment sa mère supportait le froid. Naturellement, j'ignorais que sa mère fut dans la terre !...



BEAUX-ARTS — TU ME CHATOUILLES — TABLEAU DE PAUL WAGNER



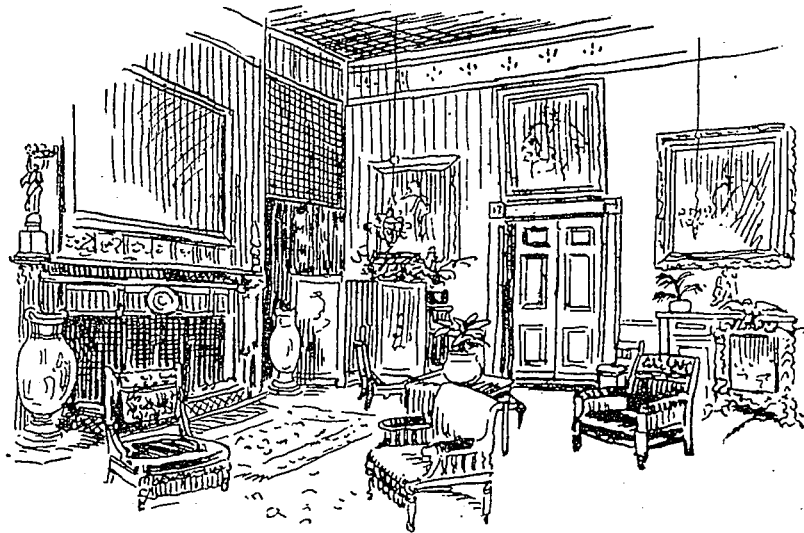
LA MAISON BLANCHE — LA SALLE A MANGER



CORBEILLE A PAPIER

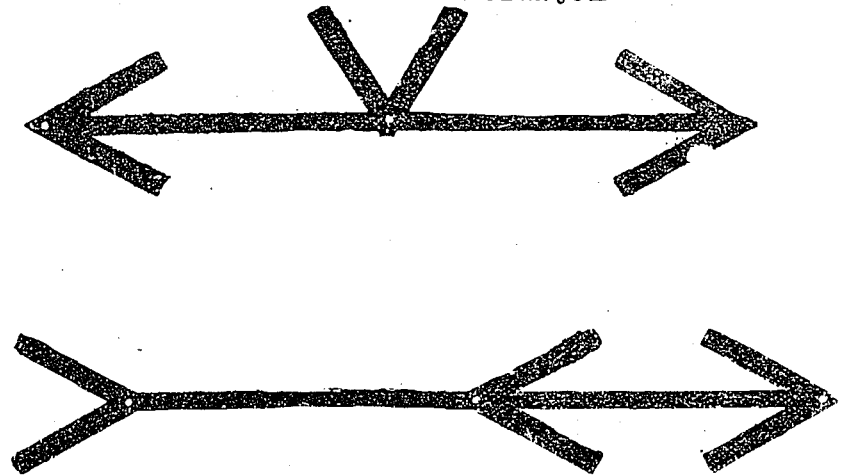
Cette belle corbeille à papier peut également servir pour mettre des parapluies dans une antichambre. Elle est montée sur une vannerie d'osier japonais passée au vernis rouge, ce qui lui donne un air exotique très original.

Des bandes de panne bleu gris sur lesquelles retombent une rangée d'énormes pompons de soie rouge, alternant avec des bandes de point de Hongrie. Ces bandes sont exécutées sur du canevas treillis avec de la soie d'Alger, et les rayures dont les teintes vont en se dégradant, sont toutes séparées par un rang de soie loutre. Ces raies sont faites en soie bleu nuancée depuis le bleu de Prusse jusqu'au bleu le plus pâle. Des boutons et des choux de ruban bleu cachent la monture. L'intérieur est doublé de jaune vif.

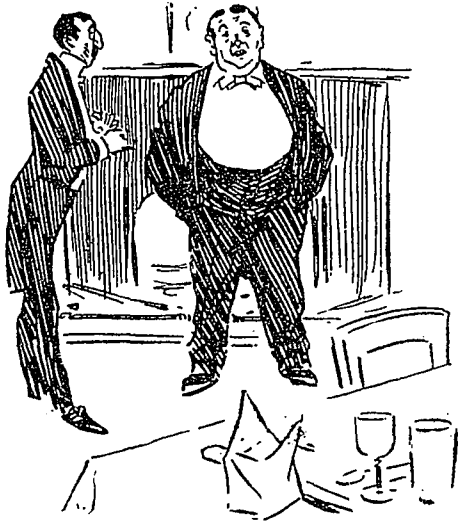


LE SALON ROUGE

UNE ILLUSION D'OPTIQUE

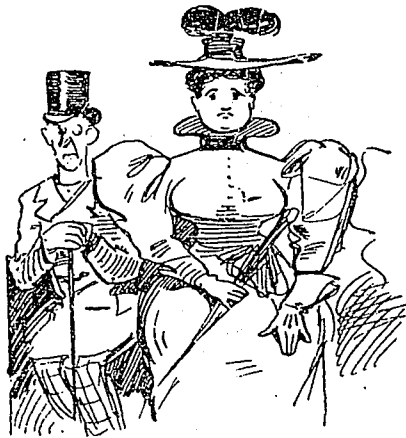


Deux lignes droites de même longueur divisées en deux parties égales. La moitié gauche de la figure inférieure paraît plus longue que celle de droite, tout en étant réellement de la même longueur.



M. Sacdécus — Oui, lorsque je vins à Montréal, je n'avais pas même de bas dans mes souliers, et maintenant j'en ai des milliers de paires !...

M. Collard — Ooui ! mais vous n'en portez toujours qu'une paire à la foi, je suppose ?...



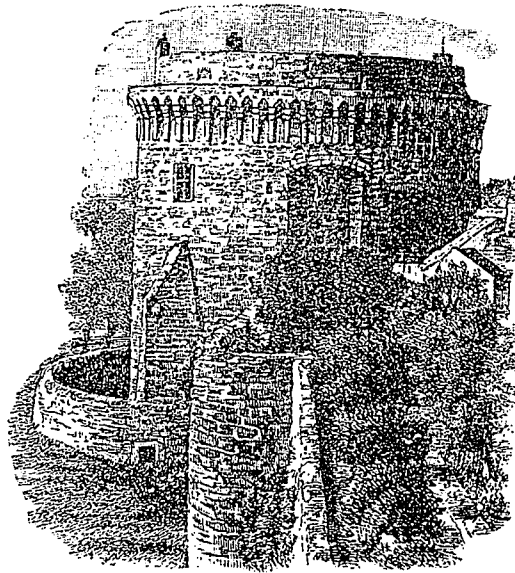
O ces hommes ! Comment prendre ses aises avec eux, en tramway par exemple, où il faut leur laisser tant de place...

Un gentilhomme campagnard avait invité un ami à venir passer quelques jours à son château.

Un jour ils allèrent à la pêche. L'ami qui était un novice dans cet art, prit cependant un saumon, mais il fut si joyeux que le pied lui manqua et qu'il tomba dans la rivière.

Le garde qui avait accompagné son maître, voyant que l'ami ne savait pas nager, saisit une gaffe et allait le harponner et le titer à terre quand le gentilhomme lui cria ?

— Eh bien ! que fais-tu Michel ? Prends donc la perche et tire d'abord le saumon, mon ami peut attendre un peu, tandis que le poisson n'attendra pas.



FRANCE — LA TOUR DE DINAN

Un bon exemple :

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. — Joseph, quand ton père suspend quatre jambons dans la cheminée et qu'il en envoie un au maître d'école, combien en reste-t-il ?

JOSEPH. — Trois.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. — Très-bien : raconte donc cet exemple à ton père pour lui montrer les progrès que tu as fais en arithmétique !



Le père. — Eh bien, Raoul, remportes-tu de bonnes marques, à se terme-ci ?

Raoul. — Oui, papa ; et je puis encore les sentir !...



— Oui, jeune homme, j'ai déjà eu quatre maris.

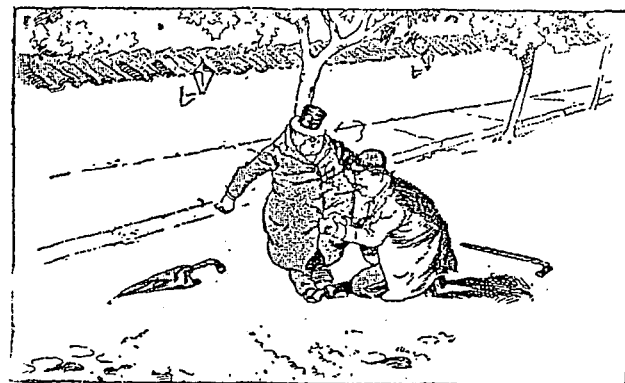
— Étaient-ils tous aveugles ?

— Oui, une fois la semaine.

SOUVENIR DU MARDI-GRAS



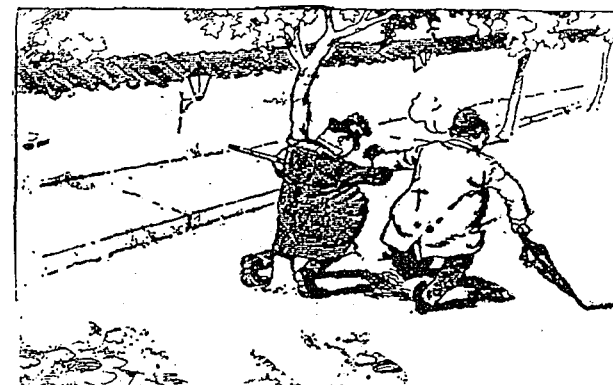
— Eh ! Poivrot, ramasse-moi donc mon pardessus ?



... et te le boutonner jusqu'au bas.



— Avec plaisir, Frérot ; j' m'en va même te le mettre...



— Mais t'es donc ensorcelé, qu'on peut pus t'faire bouger ?

Amitié d'un grand homme.

L'admiration d'Alexandre Ier, empereur de Russie, pour Napoléon, était sincère et se mêlait, dans son esprit, à l'idée mystérieuse que le ciel l'avait créé pour l'aider et diriger. Au théâtre, à Erfurt, au moment où l'un des acteurs prononçait ces paroles :

“ *L'amitié d'un grand homme est un bienfait des cieux,* ” il prit la main de Napoléon, qu'il serra avec enthousias-

me. Alexandre n'entendait point applaudir par là au talent de l'acteur, mais exprimer le sentiment qu'il éprouvait lui-même.

(*Lord Holland. Mémoires.*)

A l'adresse de ceux qui aiment les calembourgs : La femme est un miroir qui ne réfléchit pas... si ce n'est aux moyens de conserver son *tain* !

RELIQUES

Dans un casier de secrétaire
J'ai retrouvé de pieux débris :
Un bouquet presque centenaire
De roses et d'œillets flétris.

Devant cette pauvre relique
Qui parle d'un lointain bonheur,
Le cœur soudain mélancolique,
Longtemps je suis resté rêveur.

D'après ce que j'ai vu, je songe,
Qu'un tel destin sera le mien,
Que du mal d'amour qui me ronge,
Un jour il ne restera rien

A tout hasard abandonnées
Dans le fouillis d'un vieux tiroir
Que quelques fleurettes fanées
Que l'on jettera — sans savoir.

RAOUL LAVALIERE.

X... rencontre un fournisseur auquel il a “ oublié ” de payer sa facture.

— Monsieur, lui dit celui-ci, voulez-vous me payer ma note ?

— Votre note ?... Mais qui donc êtes-vous ?... Je ne vous remets pas.

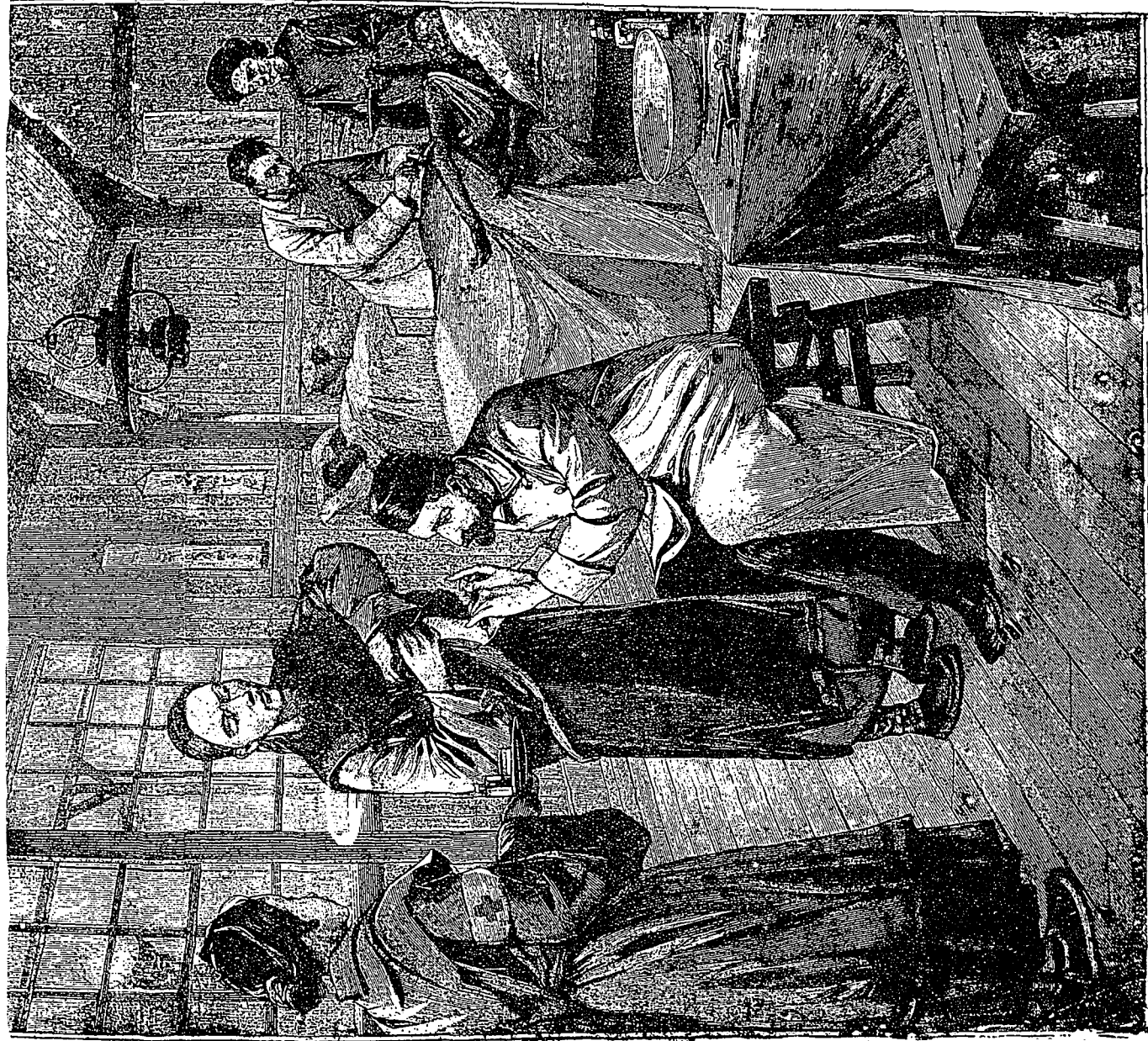
— Oh ! vous vous trompez, monsieur : vous me remettez toujours, — au contraire !

Reclame des ménagements

Un estomac débilité réclame des ménagements. Le Baume rhumal préconisé contre toutes les affections de la gorge et des poumons, est facilement assimilé et n'exige pas un régime spécial.

25 cents partout.

Bilan individuel pour 1897. — Cent jours de douleurs, cent jours de malaises, cent jours de préoccupations et de peines, vingt jours d'illusions, quarante de désillusions, quatre jours d'équilibre physique et moral, et un jour de bonheur...



LE DOCTEUR YERSIN VACCINANT LES PESTIFÉRÉS DE L'HÔPITAL D'AMOY, EN CHINE

LA GUÉRISON DE LA PESTE ASIATIQUE

L'émotion produite par l'expansion de l'épidémie de peste qui a sévi d'abord en Chine, puis aux Indes anglaises, ne se calma point en Europe. Toutefois, des communications ont été faites à l'Académie de médecine de Paris par M. Proust, inspecteur-général de services sanitaires, pour démontrer que toutes les mesures contre le fléau avaient été prises. La France a, particulièrement, par son règlement sanitaire maritime de 1896, assuré une énergique organisation défensive.

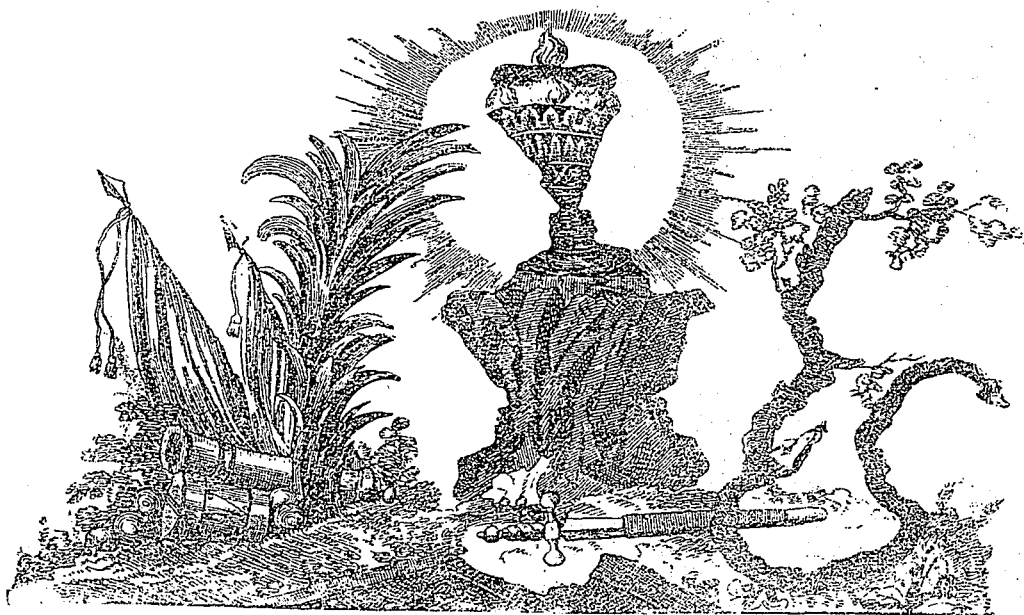
On sait, d'autre part, que le docteur Yersin, après avoir découvert le microbe de la peste, a trouvé le vaccin de l'épouvantable maladie ; le docteur Roux, de l'Institut-Pasteur, auquel appartient également le docteur Yersin, a donné à ce sujet, à la suite de M. le docteur Proust, de fort intéressants détails.

Lors de la dernière épidémie de peste qui éclata en Chine, le docteur Yersin fut envoyé à Hong-Kong. C'est à ce moment qu'il constata dans les ganglions qui se produisent chez les pestiférés, et qui sont la caractéristique du mal, l'existence d'un microbe. Il procéda alors à des recherches et à des expériences dans le but d'inoculer aux malades un sérum anti-pesteux.

Après des essais sur des animaux, le docteur Yersin, qui avait installé un laboratoire à Nya-Frang, se rendit à Amoy, où la peste sévissait violemment. Il traita 27 cas, sur lesquels il y eut 25 guérisons. On constata que le sérum est surtout très-efficace si on l'emploie dès le début de la maladie.

«Il en est de même, d'ailleurs, dit le docteur Roux, pour tous les sérums.»

UNE DEVINETTE D'ANTAN — PUBLIÉE EN 1794



Trouver les profils de l'impératrice de Russie, l'empereur d'Allemagne, le roi et la reine d'Angleterre, le roi de Prusse, l'ex-roi et l'ex-reine de France, et le roi de Pologne.



UNE TOUR DU SILENCE, AUX INDES

Voici un cas type : — malade pris le matin : malaise fièvre, ganglion à l'aîne; à deux heures, on injecte 40cyc. de sérum; le soir, amélioration; le lendemain encore un peu de malaise, le ganglion a diminué, amélioration marqué le surlendemain, guérison complète; le ganglion a disparu.

Si l'injection est faite le premier jour de la maladie, la guérison survient en vingt-quatre heures sans suppuration; si l'injection est faite le deuxième jour, il faut une dose de sérum un peu plus forte, et la guérison est plus lente, — 2 à 3 jours, — mais sans suppuration encore; si on n'intervient que le troisième ou le quatrième jour, il faut une dose de 40 à 60 cyc. et les ganglions suppurent, mais la guérison peut encore être obtenue.

A titre préventif, le vaccin anti-pestueux est très-

actif; il faut l'inoculer à toutes les personnes en contact avec les pestiférés.

Avant la découverte du docteur Yersin, le traitement de la peste était d'ordinaire inefficace; on administrait des toniques et on traitait chirurgicalement les ganglions.

Le docteur Roux a fait remarquer à l'Académie de médecine qu'en guérissant 25 malades sur 27, le docteur Yersin a réduit la mortalité par la peste à 7.6 pour 100; jusqu'ici elle était, en temps d'épidémie, de 80 pour 100.

Et on n'en est encore qu'au début de l'application de la nouvelle méthode, fondée sur les théories de Pasteur.

L'Académie de médecine de Paris a adressé au docteur Yersin, par l'intermédiaire du docteur Roux, ses

plus chaleureux hommages d'admiration pour sa science et son dévouement.

Le docteur Yersin est tout jeune encore. Il n'a pas trente-cinq ans. Né à Morges, en Suisse, il s'est fait naturaliser Français en 1887.

Le docteur C... est l'homme qui aime le moins à être dérangé la nuit.

Il déteste les coups de sonnette après dix heures du soir.

Vers deux heures du matin, on vient le réveiller :

— Vite, docteur, vite!... mon fils a avalé une souris!

— Eh bien! faites-lui avaler un chat, et laissez-moi tranquille!

A TRAVERS LA SIBERIE

L'EXPOSITION DE 1900, A PARIS

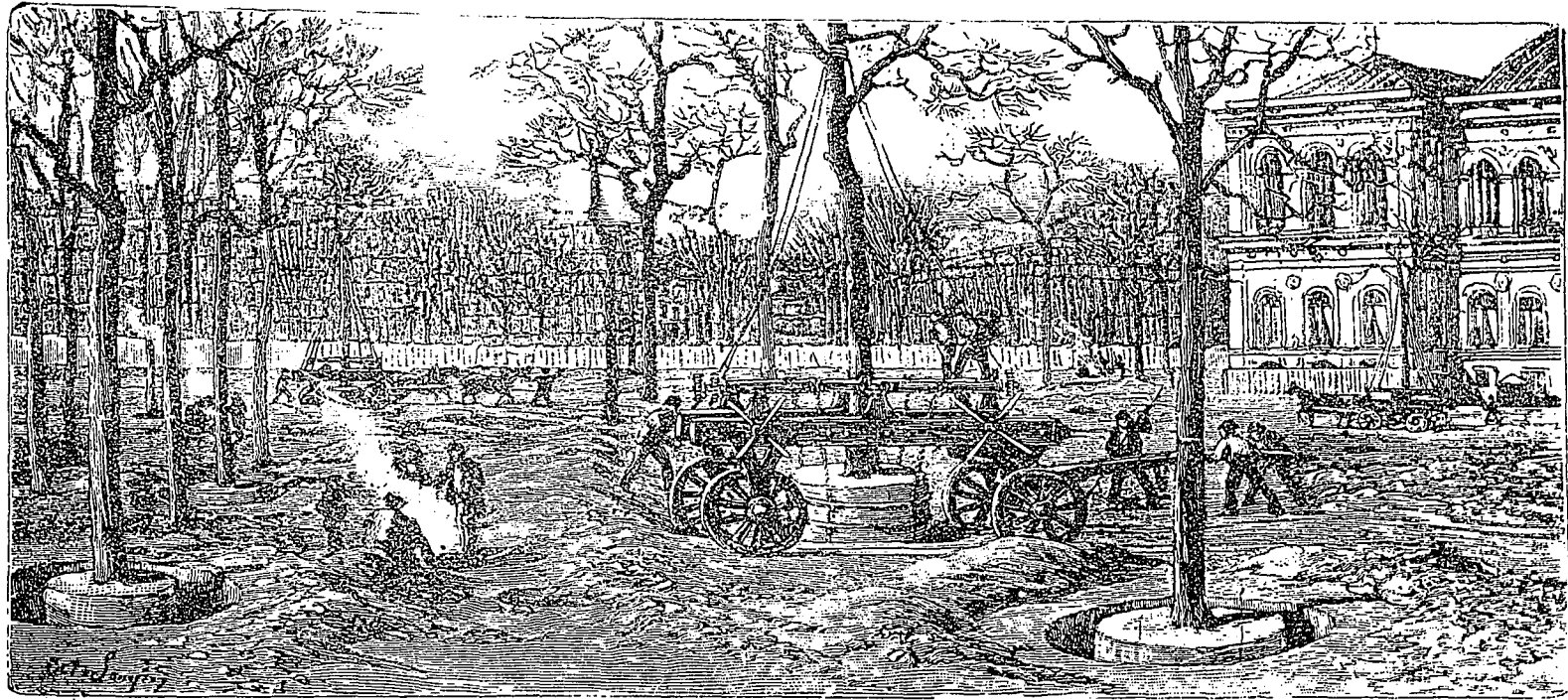
C'est après la ville d'Omsk, dans la direction de l'est, que commence la véritable steppe sibérienne; plaine immense aussi unie qu'un lac, sans aucune ondulation de terrain venant rompre la ligne de l'horizon, sans aucune trace de culture. Parfois, pourtant, un arbre, un buisson ou ou bien quelque rocher viennent émerger au milieu de cette plaine sans limites. Il est inutile d'ajouter que dans une telle région aucune borne militaire n'est là pour avertir le voyageur du chemin déjà parcouru.

Dans la matinée, gardez-vous de vous laisser prendre par le phénomène du mirage, qui donne à cette vaste plaine l'apparence d'une grande étendue d'eau; durant l'après-midi, il y a toujours un ou deux petits incidents pour vous tirer de votre somnolence. Vous croisez tantôt une petite

troupe de cavaliers allant chasser au faucon, tantôt une caravane de chameaux chargés de gros bagages, marchant toujours de leur même allure solennelle et compassée.

Plus loin, vous apercevrez la carcasse d'un cheval tombé sur la route, que se disputent les chiens ou les aigles et, ce qui vous fait encore plus de plaisir, c'est d'apercevoir enfin un groupe de tentes vers lequel vous vous hâtez pour profiter de cette bonne aubaine : déguster la boisson rafraîchissante, le *Koumiss* à l'ombre d'une *Kibitka* ou tente kirghize.

Ces villages, ou *Aoul*, dans lesquels on peut enfin goûter le repos, comportent en général une vingtaine de tentes construites sur le même modèle, sans égard pourtant pour la symétrie ; ils sont entourés par des sortes de petits ruisseaux (que les cartes géographiques indi-



LA TRANSPLANTATION DES ARBRES

quent comme rivières) et qui ne sont en réalité, qu'une succession d'étangs remplis d'une eau noirâtre servant aux usages culinaires, ce qui n'est guère fait pour vous aiguïser l'appétit.

Les repas sont, en somme, bien primitifs. On porte, devant la porte de la tente, un mouton et devant vos yeux on le tue, on le dépouille, on le coupe en morceaux et l'on met le tout à bouillir dans un immense chaudron. Le lieu du festin lui-même est tout aussi simple : une table consistant en une grande serviette placée à terre au milieu de la tente, des chaises représentées par des coussins où l'on s'assoit, en croisant les jambes. Inutile d'ajouter quel'on n'a ni assiette, ni couteau, fourchette ou cuiller ; une simple écuelle en bois que l'on plonge dans la marmite, sert à tout le monde.

Le menu était pourtant copieux ce jour-là, sans variété toutefois : mouton bouilli, cheval de conserve comme entrée, mais sans pain ni condiment d'aucune sorte.

Certes, il n'est déjà pas très ragoûtant de manger dans le même plat avec une demi-douzaine de mahométans pour qui les ablutions prescrites par le prophète ne se font qu'au sens figuré, mais chez les Kirghizes on peut encore trouver pire ; leur façon de montrer leur estime et leur affection consiste, en effet, à introduire dans la bouche de leurs hôtes, avec leur main crasseuse, les morceaux de mouton qu'ils ont mâchés au préalable. Cette politesse kirghize, on le voit, n'est pas des plus agréables aux estomacs européens.



CONDUCTING CONVICTS



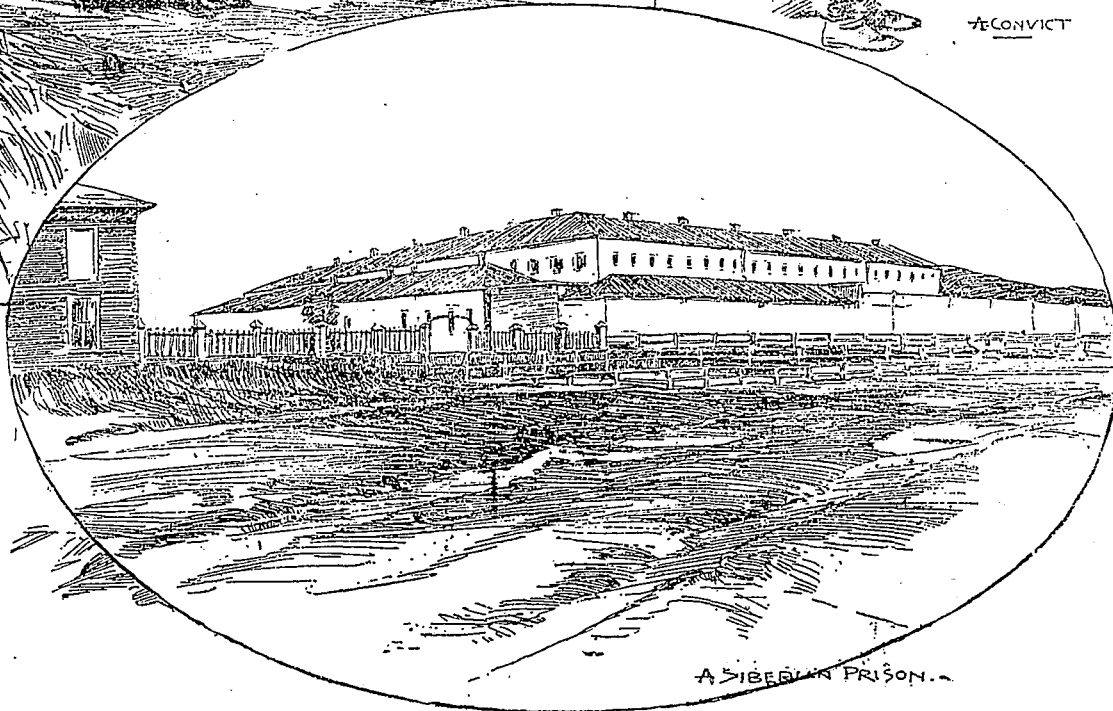
A CONVICT

A TRAVERS LA SIBERIE

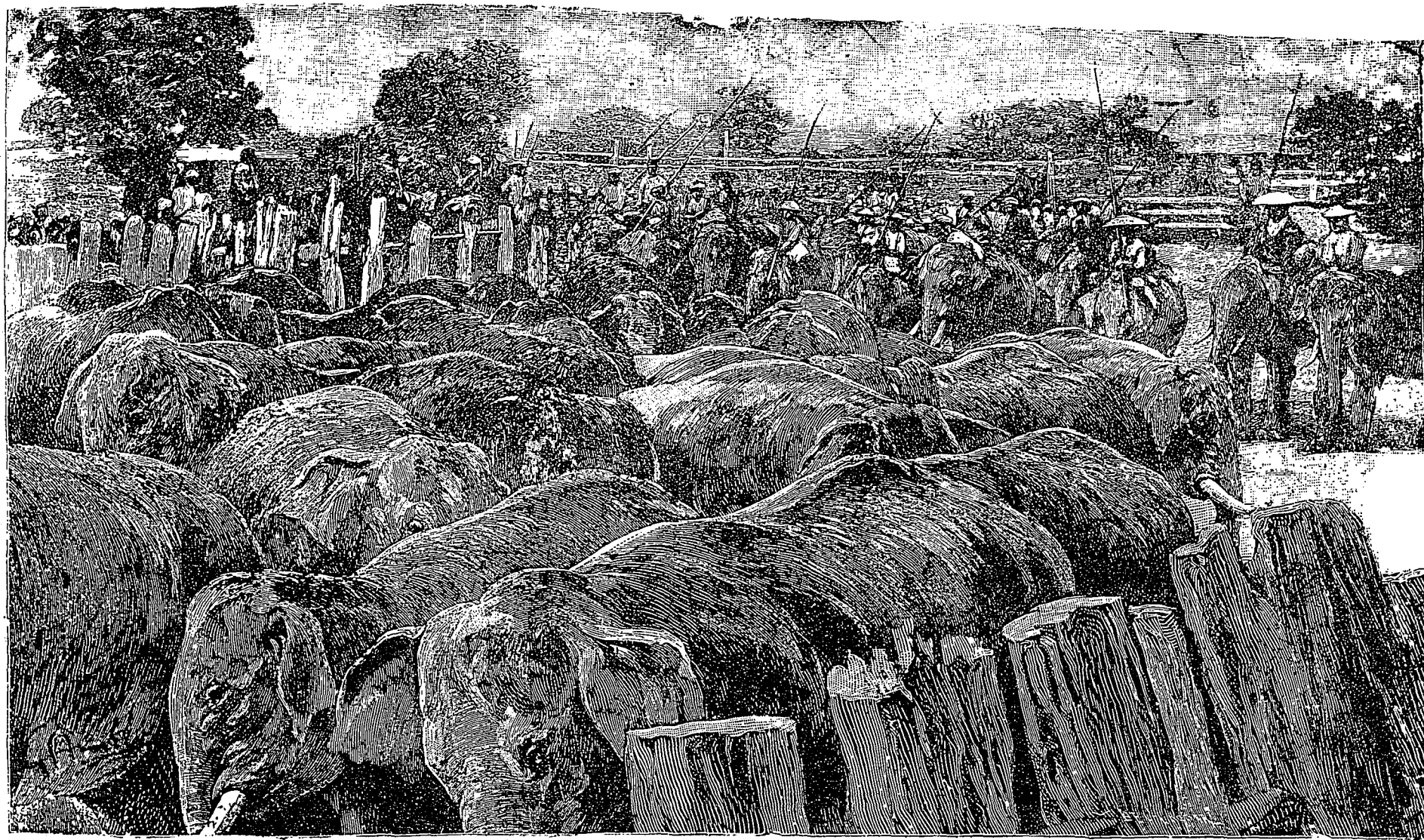
EXILÉS SUR LA GRANDE ROUTE

UN TYPE D'EXILÉ

UNE PRISON EN SIBERIE



A SIBERIAN PRISON.



UNE CAPTURE D'ELEPHANTS AU SIAM — A LA PORTE DU KRAAL

HISTOIRE POPULAIRE

DE . . .

NAPOLÉON 1^{ER}

Racontée par un Vieux Soldat.

CHAPITRE XLII

1814

Cependant Napoléon ne désespère pas du salut de la capitale ; il compte y paraître encore assez tôt pour faire payer assez cher aux alliés l'erreur qui l'abusait depuis son départ d'Arcis. Il a enjoint à Marmont et à Mortier de se replier à la hâte sur Paris, d'arrêter tous les convois, et de réunir autour d'eux tous les renforts. Ces deux maréchaux présenteront alors à l'ennemi, devant les barricades des faubourgs, une force intacte qui doit enlever et appeler autour d'elle la population de la capitale.

Que fera Schwartzemberg quand il trouvera sous les murs de Paris la menace d'une bataille d'extermination, dans laquelle un demi-million de Français combattra pour ses foyers, et quand il sentira peser sur ses derrières Napoléon, arrivant à vol d'aigle à la tête de ses trente mille braves, et soutenu par l'insurrection des habitants des Vosges, du Jura, de l'Aube, de la Côte-d'Or, etc. ?

D'ailleurs son frère Joseph a l'ordre de résister jusqu'à l'extrémité, de barricader les rues de Paris, de créneler les maisons, de couper les ponts extérieurs, d'enlever les bateaux. Clarke a fait transporter de Cherbourg et du Havre quatre-vingt pièces de gros calibre. Le comité de défense a entouré Paris de redoutes ; vingt mille hommes d'infanterie, établis dans les dépôts voisins, sont prêts à entrer en ligne avec les autres forces de la capitale.

Outre la terreur qu'inspire une si grande cité et le dévouement chaque jour renouvelé de sa garde nationale, Paris peut tenir assez longtemps pour que l'arrivée de Napoléon le délivre à l'instant : mais malheureuse-



LES MARECHAUX DE L'EMPIRE — MASSENA A ZURICH

ment il faut compter sur l'intrépidité de Joseph et sur la fidélité de Clarke !

Le 28, au point du jour, Napoléon part de Saint-Dizier pour marcher au secours de la capitale : il croit d'autant plus devancer l'ennemi, que, d'après le rapport de ses courriers, la route de Troyes se trouve libre. L'Empereur, qui s'apprête à suivre la rive gauche, envoie à franc étrier le général Dejean annoncer son approche aux Parisiens : il fait dans cette journée quinze grandes lieues avec sa garde et arrive à Troyes. De cette ville il expédie, avec une pareille mission, Girardin, premier aide de camp du major général ; c'était le 29 mars.

Dans le même moment, un conseil avait lieu aux Tuileries, et, malgré M. de Talleyrand, qui s'oppose à

ce que Marie-Louise et son fils s'éloignent, cette princesse et le roi de Rome partent pour Blois, escortés par deux mille cinq cents hommes de ligne que réclame la défense de Paris. Les grands dignitaires, les ministres, tous se pressent sous les pas de la régente.

Talleyrand retarde assez son départ pour que la barrière lui soit refusée. Il demeure à Paris afin de juger les événements. Le comité se rallie autour de lui ; la crainte, l'intérêt, l'ambition, tout, excepté le patriotisme, appelle la foule dans son hôtel, devenu tout à coup le centre d'un gouvernement inconnu, qui aujourd'hui délibère mystérieusement, et demain rendra des oracles !

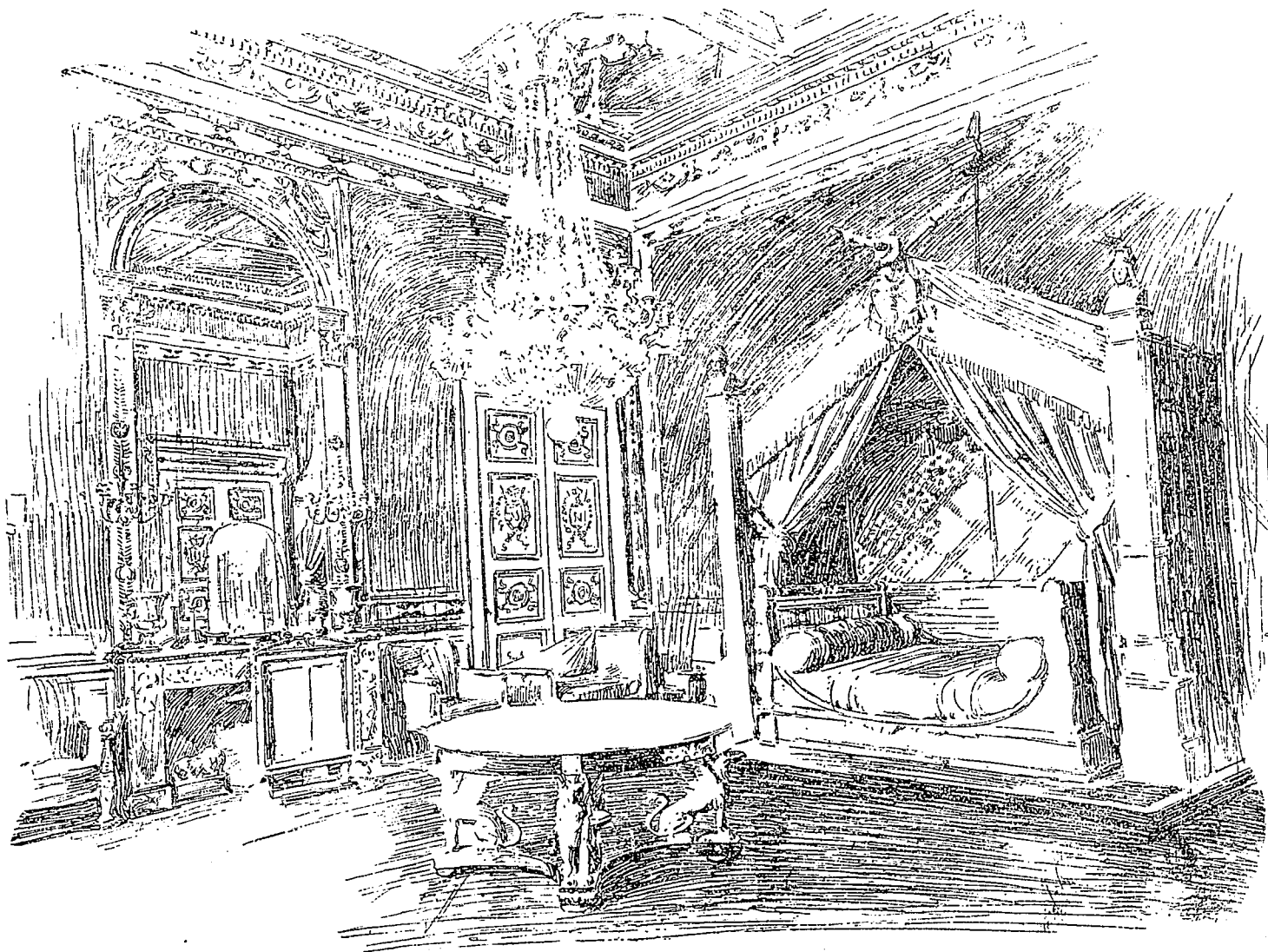
Le 30, après quelques heures de repos, Napoléon poursuit sa route. A quelques lieues de Troyes, il se jette

dans une cariole de poste. A chaque relais, il demande des nouvelles de l'Impératrice et du Roi de Rome. On lui dit que la veille ils ont quitté Paris qu'on se bat aux portes... Il vole... A dix heures du soir, cinq lieues seulement le séparent de la capitale... Dans une heure, il se verra à la tête des braves qui en disputent l'entrée aux coalisés. MAIS IL EST TROP TARD DE DEUX HEURES... PARIS VIENT DE CAPITULER !

Napoléon se trouvait à pied sur la route, au relais de Fromenteau, quand le général Belliard lui apporta cette fatale nouvelle. Les courriers envoyés à Paris, ainsi qu'à Mortier et Marmont, avaient été pris ; ces maréchaux, croyant que l'Empereur, après la bataille d'Arcis, se reployait sur eux, étaient venus au-devant de lui jusqu'à Fère-Champenoise, où, le 25, attaqués par la grande armée alliée, et par un effroyable ouragan qui battit le front de leurs troupes, ils résistèrent pendant plusieurs heures et furent obligés de céder au nombre.

Le même jour les généraux Pacthod et Amey escortaient un convoi avec leurs divisions, composées de six mille soldats, dont les deux tiers, encore en habits de paysans, étaient des recrues des départements de l'Ouest. Rencontrés par l'armée alliée, ils se disposèrent à vendre chèrement leur vie ; pendant plusieurs heures les gardes russes, prussiennes, autrichiennes, se brisèrent contre ses bataillons rustiques ; la mêlée devient affreuse, et cette poignée de Vendéens, assailli par le nombre, refuse quartier, et périt presque toute entière. Les généraux Pacthod, Amey, Jamiu, Delort, seuls encore debout au milieu de leurs carrés renversés, tombèrent aux mains de l'ennemi.

L'armée avait honoré sa retraite sur Paris par de beaux combats à Sézanne, à Chailly, à la Ferté-Gaucher, à Meaux, à Ville-Paris. Séparés l'un de l'autre à Nangis, Mortier avait marché par Guignes, et Marmont par Melun. Réunis à Briec-Comte-Robert, ils étaient arrivés en-



CHAMBRE A COUCHER DE NAPOLEON, AU PALAIS DE COMPIEGNE

semble à Charenton, où ils arrêterent leurs troupes pour la bataille du lendemain, 30 mars. Le 29, les alliés avaient afflué sur Paris par toutes les avenues du nord et de l'est.

Cependant, dans cette terrible extrémité, les maréchaux parvinrent à réunir à leurs glorieux débris quelques milliers d'hommes des dépôts, dix mille citoyens de la garde nationale parisienne, et plusieurs compagnies d'artillerie spontanément formées par les élèves de l'École polytechnique.

À la tête d'environ trente mille hommes, Mortier et Marmont engagèrent le combat à cinq heures du matin. Jamais les Français n'avaient déployé une plus brillante valeur : les villages de Pantin et de Romainville, pris et repris plusieurs fois, étaient enfin demeurés à nos troupes. Mais le roi Joseph ni le général Clarke, ministre de la guerre, n'avaient organisé la défense de la capitale, malgré les moyens suffisants qu'elle renfermait encore. On avait refusé à vingt milles volontaires les fusils renfermés dans l'arsenal.

À midi, la grande ville et la petite armée se trouvèrent enveloppées par l'inondation étrangère, à Montmartre, à Charonne, à Vincennes. Alors le roi Joseph, qui devait rester à son poste jusqu'au dernier soupir, ordonna aux maréchaux de capituler, et se mit en route pour la Loire. Clarke, celui des ministres dont la présence à Paris était de premier devoir, se hâta de suivre le prince fugitif, qui n'avait pas senti bouillonner dans ses veines le sang de Napoléon.

Cependant, tandis que Marmont négociait un armistice, l'ennemi faisait de nouveaux progrès : déjà il occupait Monceaux, Belleville, Ménilmontant, la butte Chaumont, la Villette, et Blücher menaçait de forcer la barrière Saint-Denis, quand des deux côtés on suspendit les hostilités.

Le maréchal Mortier et Belliard, son chef d'état-major, ignoraient le départ du roi Joseph. Ils continuèrent, malgré leur faiblesse, d'imposer aux ennemis, qui flottaient indécis au pied des hauteurs de Montmartre, lorsque l'aide de camp Dejean, expédié de Doulencourt par Napoléon, arriva et prescrivit au maréchal de donner avis au prince de Schwartzenberg des ouvertures de paix faites à l'empereur d'Autriche. Le maréchal s'empressa d'obéir ; mais le prince répliqua par la déclaration des alliés après la rupture de Châtillon.

Dans l'intervalle de cette communication, Mortier, n'étant pas informé par Marmont de l'ordre de capi-



tuler, tenait ferme, et répondait à la sommation d'un aide de camp de l'empereur Alexandre : " Les alliés, pour être au pied de Montmartre, ne sont point dans Paris ; mes soldats et moi nous périrons plutôt sous ses ruines que d'accepter une honteuse capitulation. Au reste, quand je ne pourrai plus défendre Paris, je sais où et comment effectuer ma retraite devant vous et malgré vous."

Cependant Marmont venait de conclure la suspension d'armes, et Mortier, en ayant enfin reçu l'avis, se réunit à son collègue pour traiter. L'armistice ne donnait aux maréchaux d'autre ligne que l'enceinte de Paris.

(à suivre)

LE NOM DE MOREAU FATAL A NAPOLEON

A la glorieuse campagne de 1813 succéda bientôt la campagne fabuleuse de 1814, où Napoléon devait être vainqueur partout où il se trouverait, et vaincu partout où il ne se trouverait pas.

Au dire de savants tacticiens, dans cette courte campagne de France, si remplie de prodiges, l'Empereur fit souvent dépendre sa fortune d'un coup de main habilement conçu, hardiment exécuté.

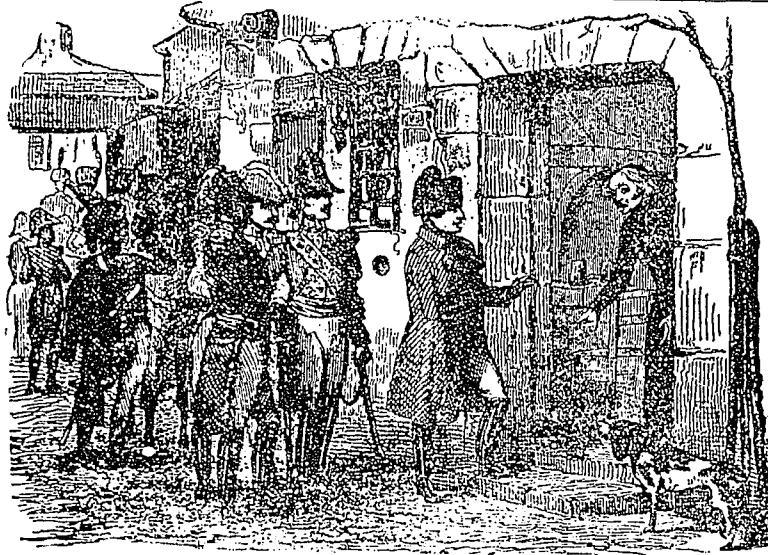
En aucun temps, si le génie de Napoléon ne déploya plus de ressources, plus de fécondité, plus de présence d'esprit et plus d'héroïsme, rien aussi ne fut plus admirable que l'ardeur d'une poignée de braves qui, devenus comme insensibles aux souffrances, conservaient au milieu de toutes les privations une gaieté intarissable et un dévouement sans bornes ; ils semblaient renaître et se multiplier devant ces masses ennemies toujours grossissantes.

En cinq jours, Napoléon avait successivement écrasé les corps de troupes dont se composait l'armée de Silésie commandée par le prince de Schwartzemberg, qui s'avancait sur Paris. Il semblait que, dans un si pressant danger, il eût retrouvé les sublimes inspirations qui présidèrent aux campagnes d'Italie.

Mais, malgré d'aussi brillants avantages, et bien que ses braves soldats n'eussent jamais reculé devant les fatigues, Napoléon sentit la nécessité de leur laisser quelques jours de repos, d'autant mieux qu'étant entré en négociations avec Schwartzemberg, il espérait conclure un armistice. Soissons d'ailleurs, était défendu par une bonne garnison et pouvait arrêter l'ennemi, tandis que ses maréchaux attaquaient Blücher en queue et en flanc et le prendraient comme dans un piège.

Malheureusement, cette fois encore, les Prussiens échappèrent, nous ne savons comment, aux combinaisons de Napoléon, au moment même où il croyait les tenir. A peine Blücher s'était-il présenté devant Soissons, que les portes lui avaient été ouvertes. Un général appelé Moreau, qui commandait cette place s'était empressé de la livrer à Bulow, ce qui avait ainsi assuré aux alliés le libre passage de l'Aisne.

En apprenant cette fâcheuse nouvelle, Napoléon s'écria :
— Ce nom de Moreau me sera donc toujours fatal !



Monsieur le curé, nous venons vous demander l'hospitalité pour une nuit.

HÉLAS ! SIRE, LE 9 EST UN 6 RETOURNÉ

Il ne fallut pas aller plus loin ; il s'arrêta dans un gros bourg, où il bivouaqua. Le lendemain, avant de se mettre en route, il accorda des fonds au maire de la commune pour la réparation de l'église que les Prussiens avaient dévastée.

Dans la même journée, on vint lui annoncer que Blücher, quoique blessé à Méry quelques jours auparavant, descendait les deux rives de la Marne, avec un corps prussien composé de 80,000 hommes de troupes fraîches, sans doute pour s'emparer de Meaux.

Schwartzemberg, informé aussi du mouvement du généralissime prussien, avait coupé court aux négociations pour reprendre immédiatement l'offensive à Bar-sur-Seine.

Napoléon, dont le génie embrassait d'un rapide coup d'œil toutes les opérations de l'ennemi, mais qui ne pouvait être à la fois partout, résolut d'aller en personne combattre Blücher, tout en laissant croire à sa présence devant Schwartzemberg.

A cet effet, un corps d'armée fut envoyé à la rencontre des Autrichiens, et dès que nos troupes furent à portée de l'ennemi, elles firent retentir l'air de ces cris

d'allégresse qui annonçaient toujours la présence de l'Empereur parmi elles.

Pendant ce temps, suivi de son état-major, il se porta en toute hâte à la rencontre de Blücher ; mais une perte en quelque sorte irréparable dans les circonstances où nous nous trouvons, dut ralentir cette marche.

La veille, 26 mars, les alliés s'étant emparés d'un convoi composé d'une énorme quantité de poudre, d'obus, de boulets et de munitions de toutes sortes, firent imprimer aussitôt un bulletin dans lequel ils rendaient compte de cette capture.

Un exemplaire de cet ordre du jour tomba entre les mains du maréchal Macdonald, qui pensa qu'une telle pièce devait être immédiatement communiquée à l'Empereur, qui ne souffrait pas qu'on apportât le moindre retard à lui apprendre de mauvaises nouvelles ; aussi Napoléon s'écria tout d'abord :

Ils mentent !

Le maréchal insista, l'Empereur persista à ne pas y croire.

— Non ! mille fois non ! monsieur le maréchal, s'écria-t-il ; on vous a trompé... Et d'ailleurs, c'est impossible !

Macdonald lui remit alors le bulletin, qui était imprimé en allemand et en français. L'Empereur l'examina avec beaucoup d'attention :

— Tenez ! s'écria-t-il de nouveau en indiquant du doigt, examinez vous-même : c'est aujourd'hui le 27, n'est-ce pas ?.. Eh bien ! ce bulletin est daté du 29 : cette pièce est donc fautive.

Macdonald, qui avait plus fait attention à la nouvelle en elle-même qu'à la date, demeura comme stupéfait et balbutia :

— Ma foi... Sire... Votre Majesté a raison...

— Parbleu ! reprit Napoléon en déguisant mal la joie qu'il ressentait d'une semblable découverte, je le savais bien ; mais, maintenant, est-ce que j'ai jamais gain de cause avec vous, Messieurs ?.. Vous ne croyez plus aux paroles de votre Empereur !..

Et se retournant vivement vers Drouot, qui gardait le silence, absorbé qu'il était par l'examen du bulletin :

— Eh bien ?

— Hélas ! Sire, répondit Drouot, qui avait quelques connaissances de l'art typographique, je dis que la nouvelle n'est que trop vraie, il n'y a là qu'une faute d'impression ; le 9 est un 6 retourné.

Vraiment, reprit Napoléon : et, après un minutieux examen, il dit à demi-voix : C'est possible, vous aviez raison, monsieur le maréchal, vous pouvez rejoindre vos troupes.

Comme Macdonald saluait sans ajouter un mot, l'Empereur fit quelques pas, et lui prenant vivement la main, la lui serra avec un sentiment indéfinissable en lui disant :

Pardon, Macdonald, j'avais tort ; mais c'est une fatalité !

L'HOSPITALITÉ D'UN CURÉ

Le soir de cette journée, après avoir fait quatorze lieues à cheval, on fit halte au petit village d'Herbisse, où Napoléon se disposa à passer la nuit. Le presbytère avait été désigné d'avance par Berthier comme devant être le quartier-général.

En voyant arriver chez lui l'Empereur, avec son état-major, ses maréchaux, ses officiers d'ordonnance et ce qu'on appelait le service d'honneur, le curé d'Herbisse faillit perdre la tête de joie et de surprise, lorsque Napoléon, après avoir mis pied à terre dans la cour du presbytère, lui dit avec ce ton de bienveillance qui savait si bien captiver :

— Bonjour, monsieur le curé, nous venons vous demander l'hospitalité pour une nuit seulement, mais ne vous effrayez pas de notre visite : nous nous ferons si petits que nous espérons ne pas trop vous gêner.

Il s'établit ensuite dans une pièce unique située au rez-de-chaussée, qui servait en même temps à leur hôte de salon, de chambre à coucher, de cuisine et de salle à manger. Le prince de Wagram ayant fait observer à l'Empereur qu'il serait très-mal dans une salle aussi petite et aussi humide, celui-ci lui répondit en riant et lui désignant du doigt deux de ses officiers :

— Je serai toujours plus à mon aise que ces Messieurs.

Dans ce moment, en effet, deux officiers d'état-major s'étaient enfoncés jusqu'à la ceinture dans une mare qu'ils n'auraient pu deviner dans la cour, dissimulée qu'elle était par des broussailles. Ils en furent quittes pour faire une faction d'un quart d'heure devant un grand feu de fagots qu'on alluma tout exprès pour eux.



Brave enfant ! tu étais digne de naître Français.

En un instant, Napoléon s'était trouvé entouré de ses bougies, de ses cartes et de ses papiers, et il s'était mis au travail avec autant de calme qu'il l'eût pu faire dans son cabinet des Tuileries ; quand aux autres il leur fallut beaucoup plus de temps pour s'installer.

Ce n'était pas chose facile, pour tant de monde, que de trouver place dans cette mesure qui composait le presbytère d'Herbisse, y compris même ses dépendances. Heureusement ces messieurs, bien qu'il y eût parmi eux plus d'un prince, se montraient alors fort accommodants et très-disposés à se prêter à la circonstance.

Les officiers d'ordonnance, véritables dandys de l'armée faisaient cercle autour de la nièce du curé, grosse réjouie qui leur chantait des cantiques sur l'air : *O fontenay !* tandis que ceux-ci l'accompagnaient en chœur.

Pendant ce temps, le bon curé se donnait un mouvement extraordinaire pour faire dignement les honneurs de chez lui. Un moment après, arriva le mulet de la cantine, si impatiemment attendu. Le curé ne possédant

qu'une table qu'il avait donnée à l'Empereur, on en improvisa une avec un volet posé sur un tonneau, et, au lieu de chaises, on se servit de grosses bûches sciées en trois, que l'on décora du nom de tabourets.

Les officiers-généraux s'assirent, les autres restèrent debout. Le curé ayant pris place à la table entre le maréchal Lefèvre et son chef d'état-major, tout le monde fit honneur au repas, qui ne se composait que de bœuf froid, de pommes de reinette et d'une omelette vraiment pyramidale ; il n'y manquait qu'une chose, s'était du beurre, mais l'excellent vin dont le curé avait couvert la table avec profusion fit oublier la pauvreté et la maigreur du menu.

Le souper fini, on s'occupa du coucher. On trouva dans une grange voisine un abri et quelques bottes de paille ; il ne resta en dehors que les officiers de service,

assis ou couchés sur le seuil de la chambre occupée par l'Empereur, et le mameluck Roustan, à qui Napoléon avait donné l'ordre d'entrer pour l'éveiller, n'importe à quelle heure de la nuit, dans le cas où une estafette se présenterait au quartier-général.

Le lendemain, dès quatre heures du matin, Napoléon, qui ne s'était pas déshabillé, sortit de sa chambre en enjambant par dessus ceux des officiers qui dormaient encore çà et là : il les réveilla en leur pinçant le bout de l'oreille :

— Allons, messieurs les paresseux, leur disait-il gaiement levez-vous donc ; est-ce que l'on dort ainsi lorsqu'on a les Cosaques à ses trousses ?... A cheval !... En un instant tout le monde fut debout, et Napoléon, pressé d'en finir avec Blücher, quitta le presbytère bien avant le jour, après avoir recommandé que la marche se fit en silence et dans le plus grand ordre....

Le bon curé dormait encore. A son réveil, il dut trouver dans sa poche une bourse contenant 1000 francs en or, que le fourrier du palais y avait placée par ordre de l'Empereur.

La Femme en Blanc

PAR

W. WILKIE COLLINS.

Traduit selon le vœu de l'auteur par

E. D. FORGUES

LE RÉCIT EST CONTINUÉ PAR MISTRESS
CATHERICK.

I

Quand son fils vint à examiner secrètement le registre, il s'aperçut qu'au bas d'une des pages consacrées à l'année 1803, on avait laissé un blanc assez étendu. C'était là une occasion dont il tira parti, vous savez comment.

Je fus assez sotté, quand il me conta son histoire, pour m'intéresser à lui, pour m'apitoyer sur son compte dans une certaine mesure.

Je le trouvais durement traité. Si son père et sa mère n'étaient point mariés, ce n'était pas sa faute, après tout ; et ce n'était pas non plus la leur. Une femme plus scrupuleuse que je ne l'étais, — une femme qui ne se fût pas mise en tête d'avoir une montre d'or et sa chaîne, — aurait elle-même trouvé pour lui quelques excuses. Dans tous les cas, je lui gardai le secret, je protégeai le mystère de ses opérations.

Il fut quelques temps à se procurer une encre de la couleur voulue, ensuite à se faire une écriture pareille à celle du registre. Mais il finit par réussir, et rendit l'honneur à sa mère, alors qu'elle reposait déjà dans la tombe ! Jusque-là, je ne conteste pas qu'il se soit conduit envers moi d'une manière loyale ; il me donna la montre et la chaîne promises, sans lésiner sur le prix.

Selon vos paroles de l'autre jour, mistress Clements vous a révélé tout ce qu'elle a pu savoir. Je n'ai pas besoin d'insister ici sur les colomnies dont j'ai souffert, souffert injustement, je l'affirme de la manière la plus positive. Vous devez savoir, tout aussi bien que moi, quelles suppositions entrèrent dans la tête de mon mari, quand il découvrit que nous avions, le beau gentleman et moi, des entrevues secrètes, des causeries mystérieuses. Mais vous ignorez, en revanche, comment se dénouèrent ces relations suspectes entre moi et mon amoureux prétendu.

Quand je vis le tour qu'avaient pris les choses, les premières paroles que je lui adressai furent celles-ci : — « Faites-moi justice ! — Enlevez à ma réputation cette souillure que, vous le savez, je n'ai jamais méritée. Je n'ai pas besoin, je n'exige pas que vous fassiez à mon mari des révélations complètes ; — engagez-lui seulement votre parole de gentleman qu'il se trompe complètement, et que j'en ai nullement encouru le blâme dont il croit pouvoir me flétrir. Rendez-moi du moins cette justice, en échange de tout ce que j'ai fait pour vous. . . »

Il me refusa tout net, et sans périphrases. Il me dit, tout simplement, qu'il avait intérêt à laisser dans leur erreur mon mari et tous ses voisins, — parce que, tant qu'elle durerait, ils n'en viendraient jamais, bien certainement, à soupçonner la vérité. Je ne manquais pas de résolution, et je lui répondis que je me chargeais de la leur dire moi-même, cette vérité menaçante. Sa réplique fut courte et allait au but — « Je n'avais qu'à parler, et en le perdant, je me perdais. »

Oui vraiment ! les choses en étaient là. Il m'avait volontairement dissimulé les risques où je m'engageais en l'assistant. Il avait abusé de mon ignorance ; il m'avait tentée par ses cadeaux. Avec le récit de sa vie il m'avait intéressée, et le résultat de tout cela, c'est que j'étais maintenant la complice de son crime. Il m'avoua

la chose avec un sang-froid parfait, et termina en me disant pour la première fois, quelle effroyable punition il avait encourue, punition réservée également à quiconque avait trempé dans son œuvre criminelle.

En ce temps-là, la loi n'était pas aussi indulgente qu'elle l'est maintenant, si j'en crois ce qu'on dit. La potence n'était pas réservée aux seuls assassins ; et les condamnées n'étaient point traitées en belles dames qui ont eu des malheurs. J'avoue qu'il m'effraya, le vil imposteur, le lâche coquin. Comprenez-vous, maintenant, quelle haine j'ai dû lui porter ? Il n'était pas assez fou pour me réduire absolument au désespoir. Je ne suis pas de l'espèce des femmes qu'on peut impunément pousser à bout ; — il le savait, et m'apaisa sagement par ses propositions pour l'avenir.

Je méritais quelque récompense pour le service que je lui avais rendu, et quelques compensations pour le tort que j'avais souffert. Il était tout disposé, — généreux comme un voleur ? — à me consentir une belle rédevance annuelle, payable tous les trois mois, à deux conditions. D'abord, un silence complet, — dans mon intérêt aussi bien que dans le sien. En second lieu, je ne devais plus bouger de Welmingham, sans l'en avoir averti au préalable, et avoir obtenu de lui ma permission de voyage.

A Welmingham, en effet, où les femmes honnêtes me fuyaient, les commérages de la table à thé ne risquaient point de m'induire en quelques révélations indiscrettes ; à Welmingham, il m'avait toujours sous la main. Cette seconde condition était bien dure ; — je l'acceptai cependant.

Je n'ai pas à vous ennuyer de beaucoup de détails personnels, relativement à tout ce qui s'est passé. Il suffira de vous dire que je m'en tins fidèlement aux termes du marché conclu, et que, en retour, je jouis paisiblement de ma confortable annuité, payée à jour fixe tous les trois mois.

De temps en temps, je faisais un petit voyage pour rompre la monotonie de mon existence, jamais n'omettant de demander congé à mon seigneur et maître, et n'essuyant guère de refus.

Une de mes plus longues excursions hors de mon domicile, fut le voyage que je fis à Limmeridge pour aller soigner une demi-sœur à moi, qui s'y mourait.

Anne était venue avec moi ; j'avais, de temps en temps, au sujet de cette enfant, des caprices, des fantaisies, et, dans ces moments-là je devenais jalouse de l'influence que mistress Clements exerçait sur elle. Je n'ai jamais goûté mistress Clements. C'était une pauvre femme sans idées, sans énergie, et de temps en temps, il ne me déplaisait pas de la tourmenter en lui reprenant Anne pour la garder avec moi. Ne sachant trop que faire de ma fille, dans le Cumberland tandis que je restais au chevet de la malade, je la mis à l'école de Limmeridge.

La dame du château, mistress Fairlie (une femme remarquablement laide, la quelle avait trouvé moyen de se faire épouser par un des plus beaux hommes d'Angleterre), m'amusa infiniment par le goût très-vif qu'elle prit pour ma petite fille. Le résultat fut que celle-ci n'apprit rien à l'école, et qu'elle fut calinée à Limmeridge-House. Entre autres fantasques imaginations dont on meubla sa jeune cervelle, se trouva cette sotté manie de se mettre toujours en blanc. Moi qui déteste le blanc, et qui ai toujours, au contraire, aimé les couleurs un peu sobres, je projetai de lui ôter cette fantaisie de la tête, dès que nous serions revenue chez nous.

Chose étrange à dire, ma fille me résista obstinément. Quand il lui arrivait de se coiffer d'une idée, elle était comme sont en général les pauvres d'esprit, aussi tenace qu'une mule rétive. Nous eûmes de belles disputes ; et mistress Clements qui n'aimait pas, je suppose, à en être témoin, offrit d'emmener Anne dans la capitale où elle allait s'établir. J'aurais dit "oui"

si, dans cette question des vêtements blancs, mistress Clements ne s'était pas mise du côté de ma fille. Mais, ayant décrété que celle-ci ne s'habillerait pas en blanc, et attendu que j'avais pris mistress Clements en grippe pour s'être permis de la soutenir contre moi, je dis "non" et "non" fut mon dernier mot. Il s'ensuivit que ma fille resta près de moi; et de là vint, à son tour, notre première querelle un peu sérieuse, à propos du secret.

La chose eut lieu longtemps après l'époque dont je viens d'écrire l'histoire. J'étais établie, depuis des années dans la ville neuve, m'appliquant par la vie que j'y menais à miner peu à peu ma mauvaise réputation, et gagnant lentement du terrain sur les respectables habitants avec qui j'avais engagé la lutte. C'était pour moi une grande condition de succès que d'avoir ma fille chez moi. Son caractère inoffensif, et cette fantaisie de s'habiller en blanc lui attireraient la sympathie.

Ceci fut cause que je cessai de lutter contre ce penchant favori; car une portion des sympathies qu'elle inspirait devaient nécessairement m'échoir à la longue. C'est ce qui arriva, effectivement. Je date de cette époque le choix qui me fut donné entre les deux meilleures stalles à louer dans l'église; et du jour où j'eus ma stalle, je datte le premier salut que j'obtins du "clergyman."

J'en étais là, ma foi, lorsqu'un jour je reçus une lettre de ce gentleman si bien né (maintenant, on peut ajouter: si bien mort), en réponse à une des miennes, par laquelle je l'avertissais, conformément au traité, que je désirais quitter momentanément la ville pour changer un peu d'air et d'existence.

Je suppose que, lorsqu'il avait reçu ma lettre, le mauvais côté de son caractère devait prédominer; car il me répondit par un refus, et conçu dans des termes si insolents que je perdis à l'instant même tout empire sur moi. Je l'insultai devant ma fille, le traitant de "vil imposteur que

je ruinerais à jamais s'il me plaisait d'ouvrir la bouche, et de révéler son secret." Je n'en dis pas davantage là-dessus, rappelée à moi, dès que ces paroles m'eurent échappé, par un regard jeté sur le visage de ma fille, qui me contemplant en ce moment avec une avide curiosité. Je la fis aussitôt sortir de ma chambre, pour n'y rentrer que lorsque je serais calmée.

Je ne me sentis pas à mon aise, vous pouvez m'en croire, quand je vins à réfléchir sur ma conduite insensée. Ma fille, cette année-là, s'était montrée particulièrement déraisonnable et bizarre, et lorsque j'envisageais comme possible qu'elle en vint à répéter par la ville mes imprudentes paroles, — à nommer même celui que j'avais ainsi maltraité, si, par hasard, des gens curieux venaient à la presser là-dessus, — j'eus la plus grande peur des conséquences que tout cela pouvait entraîner. Mes pires craintes pour moi-même, ma plus vive anxiété sur ce que pourrait faire le personnage en question n'allèrent pas au delà. Je n'étais nullement préparée à ce qui arriva réellement, et dès la journée suivante.

Ce jour-là, sans m'avoir aucunement avertie que j'eusse à l'attendre, il vint à la maison.

Ses premières paroles, et le ton sur lequel il les prononça, bien que ce fût assez aigrement, me firent comprendre de suite qu'il se repentait déjà de son insolente réponse, et qu'il venait, de fort mauvaise humeur, tâcher de replacer nos relations sur un bon pied avant qu'il ne fût trop tard. Trouvant ma fille avec moi dans ma chambre (je ne m'étais pas soucié de la perdre de vue, après ce qui s'était passé la veille), il lui enjoignit de se retirer. Ils ne s'aimaient guère l'un et l'autre; et il déchargeait sur elle, en ce moment, la mauvaise humeur qu'il n'osait me témoigner.

— Laissez-nous! dit-il en la regardant du haut en bas. Elle le toisa, elle aussi, par-dessus son épaule, et ne bougea non plus

qu'une souche. — M'entendez-vous? criez-t-il; sortez de la chambre!... — Parlez-moi plus poliment! répondit-elle, en rougissant un peu. — Mettez cette idiote à la porte! reprit-il en s'adressant à moi. Elle avait toujours eu de folles préoccupations au sujet de sa dignité. Ce mot "d'idiote" la bouleversa tout aussitôt. Avant que j'eusse pu intervenir, elle s'approcha de lui dans une noire colère:

— Demandez-moi pardon sur le champ, lui dit-elle, ou vous vous en repentirez, je vous en réponds!... Je révélerai votre secret... Je n'ai qu'à ouvrir la bouche pour vous ruiner à jamais!... Mes propres paroles, monsieur Hartright, répétées exactement comme je les avais dites la veille, — répétées devant lui, comme si elles émanaient d'elle! Il s'assit sans pouvoir parler, blanc comme le papier sur lequel j'écris, tandis que je la poussais hors de la chambre. Quand il fut à peu près remis...

Nón! Je suis une femme trop respectable pour répéter ce qu'il dit quand il eut retrouvé la parole. Supposez vous même, pour votre édification, les blasphèmes enragés du plus ignoble coquin d'Angleterre, et arrivons ensemble, le plus promptement possible, au dénouement de la scène.

Elle finit, cette fois, vous le devinez sans doute, par les pressantes instances qu'il m'adressa pour que, faisant enfermer ma fille, je lui garantisse ainsi à lui, sa sécurité que j'avais compromise.

J'essayai de raccommoier les choses. Je lui dis qu'elle avait tout bonnement répété, comme une perruche, les expressions dont elle m'avait entendu me servir, et qu'elle ne connaissait aucuns détails quelconques, par la raison toute simple que je ne lui en avais jamais révélé un seul. Je lui expliquai que, dans sa rancune contre lui, elle avait feint de savoir ce qu'elle ne savait pas; qu'elle voulait simplement le menacer et le punir, en l'inquiétant, de lui avoir parlé comme il l'avait fait; et

que mes désastreuses imprécations lui avaient tout justement fourni l'occasion d'atteindre le but où tendait sa rancune.

Je lui rappelai mille autres étrangetés d'elle, et ce qu'il pouvait savoir des divagations que le hasard amène sur les lèvres des personnes dont l'esprit est à peu près égaré — tout cela fut inutile; — il ne voulut pas m'en croire, même sous serment; il était absolument certain, disait-il, que j'avais révélé tout le secret. Bref, il ne voulait entendre parler de rien, si ce n'est de la loger entre quatre murailles.

En ces circonstances, je remplis mon devoir de mère: — Vous ne la mettez pas, lui dis-je, dans un hôpital de pauvres; je ne veux pas qu'on mette ma fille dans un hôpital de pauvres. Ce sera, si vous voulez bien, dans un hospice privé. J'ai un cœur de mère, après tout, et ma bonne renommée à garder dans la ville.

J'éprouve un certain plaisir à penser que je fis alors mon devoir. Bien que je n'eusse jamais beaucoup aimé ma défunte fille, j'avais pour elle tout l'orgueil convenable. Aucune tache de paupérisme, — grâce à mon inébranlable résolution, — n'aura jamais été infligée à MON enfant.

Sa captivité n'avait qu'un seul inconvénient, et vraiment léger. Nous transformions en une idée fixe, quoique fausse, sa fanfaronnade à propos de sa prétendue initiation au secret. L'ayant d'abord lancée en avant, par pur ressentiment de folle contre l'homme qui l'avait offensée, elle avait assez de ruse pour s'apercevoir qu'elle était parvenue à l'effrayer sérieusement, et plus tard, elle fut assez fine pour découvrir aussi la part qu'il avait eue à son emprisonnement.

Le résultat fut qu'en se rendant à l'Asile, elle vomit feu et flamme contre lui, dans un accès de colère frénétique, et la première chose qu'elle dit à ses gardiennes, quand elles furent parvenues à la calmer fut "qu'on l'avait emprisonnée parce qu'elle connaissait le secret du

gentleman et que, le moment venu, elle ouvrirait la bouche pour le perdre à jamais. ”

Peut-être vous aura-t-elle tenu le même langage, quand vous commîtes l'étourderie de favoriser son évasion. Du moins est-il certain (je l'ai appris l'été dernier) qu'elle s'exprima ainsi devant la malheureuse femme mariée naguère à ce doux gentleman anonyme qui viens de mourir. Si vous, ou cette infortunée, aviez questionné ma fille de plus près, en la pressant de vous expliquer ce qu'au fait elle voulait dire par là, vous lui auriez vu perdre, à l'instant même, toute son importance d'emprunt, et ne savoir que dire, et s'agiter, et divaguer ; — vous auriez enfin constaté que tous ce que j'écris ici est la vérité pure.

Elle savait qu'un secret existait : — elle connaissait les personnes à qui ce secret importait le plus ; elle savait s'il venait à être découvert, sur qui tomberait sa découverte ; mais, en dehors de cela, quelques airs importants qu'elle ait pu se donner, à quelques vaines bravades qu'elle ait pu se complaire devant les étrangers, elle n'a pas su autre chose jusqu'au jour de sa mort.

Ai-je bien satisfait toutes vos curiosités ? J'ai pris, dans tous les cas, assez de peines pour en arriver là. Je ne vois réellement pas autre chose que j'aie à vous dire sur mon compte ou sur celui de ma fille.

LE RÉCIT EST CONTINUÉ PAR WALTER HARTRIGHT

I

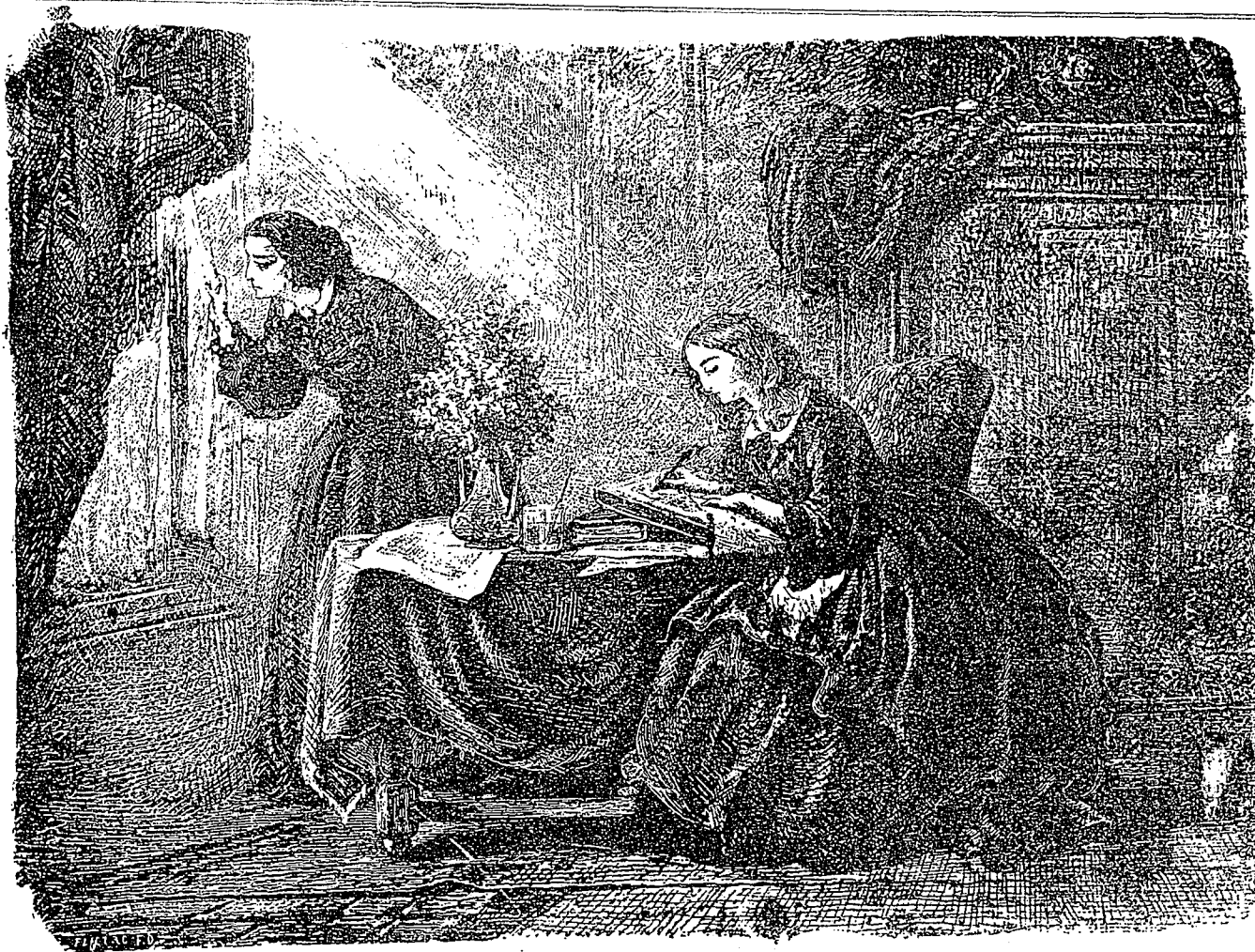
Ma première impulsion, après avoir lu l'étrange relation de miss Catherick, fut d'anéantir un pareil document. La dépravation endurcie, éhontée, qui s'y révélait d'un bout à l'autre, l'atroce perversité d'esprit avec laquelle on m'associait

obstinément à un malheur dont je ne pouvais répondre sous aucun rapport, et à une mort que j'avais tenté d'empêcher au risque de ma vie, — m'inspirèrent un si profond dégoût que je fus sur le point de déchirer la lettre en morceaux.

Je jetai les yeux du côté de la rue. (page 697)

Sir Percival avait commis son crime précisément comme je l'avais supposé, et en ne faisant aucune allusion au registre duplicata de Knowlesbury, Mistress Catherick corroborait ma conviction intérieure que l'existence de ce registre, et le

danger qu'elle impliquait, avaient dû nécessairement rester inconnus à sir Percival. C'en était fait, pour moi, de tout intérêt dans la question du faux en écriture publique ; et mon objet unique, en conservant la lettre, était de la faire ser-



vir plus tard à éclaircir le dernier mystère qui semblait se jouer de ma pénétration, — celui qui enveloppait encore l'apparentage d'Anne Catherick du côté paternel. Il y avait dans la relation de sa mère une ou deux phrases auxquelles il pourrait être utile de recourir, quand les recherches d'une importance plus immédiate me laisseraient le loisir de courir après les preuves qui me manquaient encore.

Je recachetai, en conséquence, la lettre de mistress Catherick, et soigneusement la mis de côté dans mon portefeuille, pour l'y retrouver au besoin quand le temps serait venu.

Le jour suivant était le dernier que je dusse passer dans le Hampshire.

Ma première course du matin fut, comme à l'ordinaire, ma visite quotidienne au bureau de poste, mais il me sembla, lorsque la lettre me fut remise, qu'elle n'avait pas son poids habituel. Je déchirai l'enveloppe avec inquiétude, et ne trouvai à l'intérieur qu'une petite bande de papier, pliée en deux. Les quelques lignes, raturées, écrites à la hâte, qu'on y avait tracées, renfermaient seulement ces mots :

“ Revenez aussitôt que vous pourrez. J'ai été contrainte à changer de domicile. Nous vous attendons au No. 5 de Gower's Walk, Fulham. Je serai aux aguets pour vous voir arriver. N'ayez point d'inquiétude sur notre compte. Nous sommes toutes deux saines et sauvées. Revenez pourtant !

“ MARIAN.”

Les nouvelles qui m'étaient ainsi annoncées, — nouvelles que je rattachai immédiatement à quelque tentative de trahison de la part du comte Fosco, — me bouleversèrent complètement. Le papier froissé dans ma main, je demeurais sur place, presque hors d'haleine. Qu'était-il donc arrivé ? quelle subtile méchanceté

le comte avait-il combinée, exécutée en mon absence ?

Une nuit s'était écoulée depuis que le billet de Marian avait été tracé ; — plusieurs heures devaient s'écouler encore avant que je pusse me retrouver auprès d'elle ; — quelque nouveau désastre avait déjà pu se produire, dans l'ignorance duquel je restais plongé. Pourtant, il fallait demeurer ici, séparé par bien des lieues de ces chères créatures, — retenu ; doublement retenu par les exigences de la légalité !

Le premier obstacle qui gênât ma liberté d'action était l'enquête à laquelle il me fallait assister pour la seconde fois. Je me rendis à l'heure fixée, les formalités légales exigeant ma présence dans cette enceinte ; mais vu la tournure que prirent les choses, je ne fus point obligé à revenir sur mon témoignage. Ce retard inutile était une rude épreuve ; je calmai pourtant de mon mieux l'impatience qui me dévorait, en étudiant avec toute l'attention qu'il me fut possible de concentrer, la marche de la procédure.

Arrivé de Londres le matin même, le “ solicitor ” du défunt (M. Merriman) se trouvait parmi les personnes présentes ; mais il ne put apporter à l'enquête aucun supplément de lumière, et dut se borner à reconnaître ce fait, après avoir exprimé son étonnement, sa douleur. A diverses reprises pendant les nouveaux interrogatoires, il suggéra des questions, immédiatement posées par le “ coroner,” mais qui n'aboutirent à aucun résultat. Après une investigation patiente le jury prononça le verdict traditionnel quand il s'agit d'une mort subite amenée par accident.

A cette décision de forme, ils ajoutèrent spontanément qu'ils n'avaient pu arriver à rien savoir sur l'enlèvement des clefs, les causes de l'incendie, ou le motif pour lequel le défunt s'était introduit dans la sacristie. Cet acte mettait fin à la procédure. Le représentant légal du défunt avait désormais le droit de va-

quer aux nécessités de la sépulture, et les témoins étaient libres de se retirer.

Résolu à ne pas perdre une minute pour me rendre à Knowlesbury, je soldai mon compte à l'hôtel et arrêtai le cabriolet qui devait me transporter dans cette ville.

Sir Percival était mort sans laisser de testament, et, lors même qu'il en eût fait un, il n'avait à léguer aucunes propriétés personnelles, la fortune qui lui venait de sa femme ayant été complètement absorbée par ses créanciers. L'héritier du domaine (sir Percival étant mort sans postérité) était le fils du plus proche cousin de sir Félix Glyde ; — un officier de marine, commandant un des navires de la compagnie des Indes. Il devait s'attendre à trouver fort chargée de dettes cette succession inattendue ; mais, avec de la patience et de l'ordre, le domaine finirait par s'acquitter, et le “ capitaine”, en s'y prenant bien, pourrait encore se trouver riche avant de mourir.

Ainsi que je l'avais présupposé, personne n'était là pour suivre l'accusation portée contre moi, et, quand les formalités d'usage eurent été remplies, je fus renvoyé de la plainte. Au sortir du tribunal, on me remit une lettre de M. Dawson. Elle m'annonçait qu'il avait dû s'absenter pour raisons professionnelles, et me renouvelait son offre de m'assister en toutes choses, autant qu'il serait en lui. Je lui répondis pour lui témoigner la reconnaissance que m'inspiraient toutes ses bontés, et pour m'excuser de ne pas lui porter moi-même mes remerciements, attendu les pressantes affaires qui me rapelaient dans la capitale.

Une demi-heure après, je partais pour Londres en toute hâte par le train *express*.

II

Il était entre neuf et dix heures, lorsque j'arrivai à Fulham et me fis indiquer Gower's-Walk.

Laura et Marian vinrent toutes deux m'ouvrir la porte. Je ne crois pas qu'avant cette soirée, où de nouveau nous trouvions réunis, nous eussions bien su à quel point étaient étroits les liens qui nous rattachaient l'un à l'autre. On eût dit que nous étions séparés depuis des mois, au lieu de l'avoir été durant quelques jours à peine.

La physionomie de Marian indiquait la fatigue et l'inquiétude. Il me suffit du premier regard jeté sur elle pour savoir qu'en mon absence, elle avait seule connu tout le péril, et seule subi toutes les anxiétés. La physionomie de Laura, plus sereine au contraire, et son moral raffermi me dirent avec quel soin on lui avait caché le terrible événement de Welmingham et la véritable raison qui nous faisait changer de domicile.

L'agitation qu'avait entraînée cette démarche me parut l'avoir égayée, intéressée. Elle ne parlait que comme d'une bonne pensée de Marian pour mesurprendre à mon retour, de ce changement qui, au lieu d'une rue étroite et bruyante, nous plaçait au bord de la rivière, parmi les champs et les arbres. L'amélioration qui s'était manifestée chez elle, en si peu de jours, fut pour moi une surprise à laquelle je n'étais, nullement préparé ; et à qui devais-je l'indiscrutable bonheur qu'elle me donna, si ce n'est à notre Marian, à sa courageuse tendresse ?

Quand Laura nous eut quittés, et lorsque nous pûmes nous entretenir sans réserve, j'essayai de lui exprimer, dans une mesure quelconque, la reconnaissance et l'admiration dont mon cœur était plein ; mais cette généreuse créature ne voulut seulement pas m'écouter. L'abnégation sublime de la femme, qui demande si peu en échange de si grands sacrifices, détournait toutes ses pensées d'elle-même, et les reportait sur moi.

— Je n'ai eu, me dit-elle, qu'une minute libre avant l'heure de la poste ; sans cela, je vous aurais écrit avec moins de

hâte. Vous semblez fatigué, accablé, Walter. Je crains que ma lettre ne vous ait causé des craintes sérieuses.

— Au premier abord seulement, lui répondis-je. Ma confiance en vous, Marian, m'a bientôt rendu le repos. N'ai-je pas deviné juste, en attribuant ce brusque changement de résidence à quelques persécutions dont vous aura menacé le comte Fosco ?

— Parfaitement juste, me dit-elle. Je l'ai vu hier, et ce qui est encore pire, Walter, je lui ai parlé. . .

— Parlé ? Savait-il donc où nous habitons ? Serait-il venu chez nous ?

— Vous l'avez dit ; en ce sens, du moins, qu'il est venu à notre porte ; mais il n'est pas monté. Laura ne l'a point vu, Laura ne soupçonne rien. Je vous conterai comment tout cela est arrivé ; quand au péril, je crois et j'espère qu'il n'existe plus. J'étais, hier, dans le salon de notre ancien logement. Laura dessinait devant sa table, et moi je rangeais de côté et d'autre. Je vins à passer devant la fenêtre, et je jetai les yeux, en passant, du côté de la rue. Là, sur le trottoir opposé, je vis le comte avec un homme qui lui parlait. . .

— Vous avait-il vue à la fenêtre ?

— Non. . . du moins je ne le crus pas. J'étais, du reste, trop violemment émue pour avoir aucune certitude à cet égard.

— Qui était l'autre individu ? un étranger.

— Non. . . Walter ; ce n'était point un étranger. Dès que je pus me ravoir un peu, je le reconnus. C'était le propriétaire-directeur de l'Asile que vous savez.

— Et le comte, sans doute, lui désignait la maison ?

— Nullement. Ils causaient ensemble, comme des gens qui viennent de se rencontrer dans la rue. Je restai à la fenêtre, les regardant de derrière le rideau. Ils se séparèrent bientôt. L'homme de l'hospice prit d'un côté, le comte de l'autre.

Je commençais à espérer que le hasard seul les avait conduits dans notre rue, quand je vis le comte revenir sur ses pas, s'arrêter encore devant notre maison, tirer de sa poche son crayon et son agenda y tracer quelques mots, et traverser ensuite la rue, jusqu'au magasin au-dessus duquel sont nos chambres. Je passai derrière Laura sans qu'elle pût me voir, lui disant que j'avais oublié quelque chose en haut. Dès que je fus hors de la chambre, je descendis au premier palier, et j'attendis. . .

J'étais bien décidée à l'arrêter s'il essayait de monter ; mais il ne tenta rien de semblable. La fille de boutique arriva par la porte qui donne sur le passage, tenant sa carte à la main, une grande carte dorée sur tranche, portant son nom surmonté d'un "coronet" et, au-dessous, ces lignes au crayon : "Chère Lady, un mot, je vous en supplie, sur un sujet fort grave pour tous deux." Dans les crises un peu pressantes, du moment où l'on peut réfléchir on réfléchit vite. Je compris à l'instant que ce pouvait être une fatale méprise de rester volontairement, et de vous laisser aussi dans les ténèbres, quand il s'agissait d'un homme comme le comte.

— Priez le gentleman de m'attendre dans le magasin, dis-je à la petite fille ; je l'y rejoindrai dans l'instant. . . Je montai prendre mon chapeau, car je ne voulais, sous aucun prétexte, lui parler à l'intérieur de la maison. Connaissant sa voix grave et sonore, je craignais que Laura ne l'entendit, même dans le magasin. Moins d'une minute après, je redescendais dans le corridor et j'ouvrais la porte de la rue. Il sortit du magasin pour se trouver sur mon passage.

Les affreux souvenirs de Blackwater me revinrent tous, au moment où j'arrêtai les yeux sur lui. Je sentis mes anciens dégoûts, comme une vermine immonde, se glisser en rampant dans tout mon être quand il ôta son chapeau avec un geste de comédien, m'adressant la parole comme

si nous nous étions quittés la veille à peine, et dans les meilleurs termes.

— Vous vous rappelez ce qu'il vous a dit ?

— Vous allez savoir immédiatement ce qu'il disait de vous ; mais ce qu'il m'a dit à moi, je ne puis le répéter. C'était bien pis que l'insolence polie de sa lettre. Mes mains me démangeaient de le frapper comme si j'eusse été un homme ! Je ne parvenais à les tenir tranquilles qu'en les occupant, sous mon châle, à mettre sa carte en mille morceaux.

Il voulait deux choses. D'abord, avec ma permission, m'exprimer ses sentiments. Je refusai d'y prêter l'oreille. En second lieu, me répéter l'avis contenue dans sa dernière lettre. Je lui demandai ce qui rendait ce rappel nécessaire. Il salua, sourit et annonça qu'il allait s'expliquer.

Le comte avait offert ses conseils qui furent repoussés. Sir Percival n'en voulait prendre que de sa violence, de son entêtement, de la haine qu'il vous porte. Le comte, dès lors, le laissa libre d'agir à sa guise, s'assurant d'abord, pour le cas où ses intérêts viendraient à courir quelque risque, de l'endroit où nous résidions.

Après votre premier voyage au Hampshire, et quand vous revîntes ici, vous fûtes suivi, Walter, par les agents de l'homme d'affaires à quelques distance du chemin de fer, et jusqu'à la porte de la maison par le comte lui-même. Il ne m'a pas dit comment il parvint à s'échapper à vos regards, mais ce fut alors et de cette façon, qu'il nous découvrit. Ce premier résultat obtenu, il n'en tira aucun parti, jusqu'à ce qu'il reçut la nouvelle de la mort de sir Percival ; et alors, comme je vous le disais, il se mit en campagne pour son propre compte, pensant bien que vous alliez diriger vos batteries contre le survivant des deux auteurs du complot.

Il prit immédiatement ses mesures pour retrouver, à Londres, le propriétaire de l'hospice, et l'emmener avec lui là où

était cachée sa malade fugitive ; à quel que résultat qu'on dût finalement aboutir, il espérait bien, par cette manœuvre, vous impliquer dans d'interminables difficultés et discussions légales, et, vous liant les mains de cette façon, paralyser en tout ce qui le concernait vos desseins hostiles. Tel était son but, ainsi qu'il me l'a lui-même avoué. L'unique considération qui, au dernier moment, le fit hésiter. . . il est dur de le reconnaître, Walter, et pourtant j'y suis réduite. . . cette considération unique, c'était "moi".

Il n'est pas de mots qui puissent dire à quel point, lorsque j'y songe, je me sens dégradée dans ma propre estime. . . mais, enfin, il est bien avéré que le seul côté faible de ce caractère de fer est l'horrible admiration qu'il ressent pour moi. J'ai tâché, par égard pour moi-même, de la révoquer en doute aussi longtemps que je l'ai pu ; mais ses regards, ses actions, m'imposent la conviction de cette flétrissante vérité.

Il m'a déclaré qu'au moment de signaler notre maison au docteur, l'idée du chagrin où me plongerait ma séparation d'avec Laura, et de la responsabilité que j'allais encourir si la justice me demandait compte de son évasion, l'avait amenée à risquer une seconde fois, pour mon compte, tous les dangers que vous pourriez lui faire courir. Il ne me demandait, en échange, que de ne point oublier ce sacrifice, et dans mon propre intérêt, de contenir les effets de votre propre témérité.

Je n'ai point fait avec lui un marché pareil ; je serais morte plutôt. Mais, que vous le croyiez ou non, qu'il ait dit ou non la vérité, en affirmant que, sous un prétexte quelconque, il a renvoyé le docteur, — il y a quelque chose de certain ; c'est que j'ai vu cet homme le quitter sans lever les yeux sur notre fenêtre, sans regarder du côté de notre maison.

— Je le crois, Marian. Les hommes les meilleurs ne sont pas absolument consé-

quents en faisant le bien. Pourquoi les plus méchants le seraient-ils en faisant le mal. Je le soupçonne, en outre, d'avoir voulu vous effrayer par des menaces d'une exécution difficile ou impossible. Maintenant que sir Percival est mort, maintenant que mistress Catherick est libre de tout contrôle, je doute qu'il puisse nous tourmenter beaucoup à l'aide du propriétaire de l'hospice. Mais poursuivons. Qu'a dit le comte à mon sujet ?

— C'est en dernier lieu qu'il a été question de vous. Ses yeux alors se sont éclairés et ont pris une expression plus dure ; son attitude est redevenue ce que je l'avais vue autrefois, ce mélange d'impitoyable résolution et de raillerie vantarde qui le rend si difficile à pénétrer : "Mettez M. Hartright sur ses gardes, me disait-il, du ton le plus hautain qu'il puisse prendre. Il a affaire, maintenant, à un homme de tête, à un homme pour qui les lois et les conventions sociales sont tout bonnement matière à chiquenaudes . . .

Qu'il n'essaye donc pas de se mesurer avec moi. Si mon regrettable ami avait voulu prendre mes conseils, c'est le cadavre de M. Hartright qui aurait fourni matière à l'enquête du coroner. Mais mon regrettable ami avait la tête dure. Voyez, cependant, je porte son deuil. Ce crêpe vulgaire est l'interprète de regrets que j'invite M. Hartright à respecter. Ils pourraient se transformer en des haines incommensurables, s'il se hasardait à les troubler. Satisfait de ce qu'il a obtenue et de ce que pour l'amour de vous je ne veux pas lui contester, qu'il sache s'en tenir là ! Dites-lui (en lui faisant mes compliments) que s'il me force à sortir de mon repos, c'est avec Fosco qu'il lui faudra se débattre : Ma chère lady, bien le bonjour ! . . .

Ses yeux d'un gris froid, s'arrêtèrent sur mon visage ; il ôta solennellement son chapeau, — s'inclina devant moi, tête nue et me laissa là.

— Eh ! quoi ? sans revenir sur ses pas sans rien ajouter à ses paroles d'adieu ?

— Au coin de la rue il se retourna, m'envoya un salut de la main, et ensuite la posa sur son cœur, par un geste dramatique. A partir de ce moment, je le perdis de vue ; il disparut, tournant le dos à notre maison, et je revins, en courant, trouver Laura. Mais, avant même d'être rentrée, j'avais décidé qu'il fallait partir. Maintenant que le comte la connaissait, notre maison (plus spécialement en votre absence) devenait, au lieu d'un asile, un endroit fort périlleux. Si j'eusse été bien assurée de votre retour, j'aurais peut-être risqué de vous y attendre. Mais je n'étais certaine de rien, et j'ai dû agir sous l'impulsion du moment.

Vous aviez parlé, avant de nous quitter, de nous transporter dans un quartier plus tranquille et au sein d'un air plus pur dans l'intérêt de la santé de Laura. Je n'eus donc qu'à lui rappeler ces paroles, à lui suggérer l'idée de vous surprendre et de vous épargner de l'embarras en opérant cette translation pendant votre absence, pour lui faire partager mon envie de déménager au plus vite. Elle voulut m'aider elle-même à mettre en paquets tous vos instruments de travail, et à les ranger ici dans votre nouvel atelier.

Nous partîmes après la tombée de la nuit, nous arrivâmes ici sans avoir été le moins du monde observées. Ai-je bien agi, Walter ? ai-je justifié votre confiance en moi ?

Je mis dans ma réponse toute la chaleureuse reconnaissance que je ressentais. Mais tandis que je parlais, j'observai sur sa figure une inquiétude persistante ; et la première question qu'ensuite elle m'adressa fut relative au comte Fosco.

Elle parlait d'une voix plus faible, ses gestes étaient hésitants, ses regards interrogeaient les miens avec une crainte palpitante, lorsqu'elle me demanda ce que je pensais du message du comte, et ce que j'entendais faire, à présent que ce message m'avait été transmis.

— Depuis mon entrevue avec M. Kyrle,

il ne s'est pas écoulé, Marian, beaucoup de semaines. Au moment où nous nous séparions, lui et moi, les dernières paroles que je lui fis entendre, au sujet de Laura, furent celles-ci :

"La maison de son oncle s'ouvrira pour la recevoir, en présence de tous ceux qui suivirent jusqu'au tombeau les funérailles trompeuses ; le mensonge qui constate sa mort sera publiquement effacé de la pierre funéraire, par ordre du chef de famille ; et les deux hommes qui lui ont infligé un tort si grave me rendront compte, à moi de leur crime, puisque la justice qui siège dans les tribunaux se montre impuissante à les poursuivre."

Un de ces hommes est déjà soustrait ici-bas, à toute atteinte, mais l'autre survit ; ma résolution survit aussi . . .

Ses yeux brillèrent, son teint s'anima. Elle n'ouvrit pas la bouche ; mais je vis sur son visage qu'elle sympathisait avec moi très-complètement.

— Mais avant de jouer nos dernières cartes, il faudrait, Marian, que ma position vis-à-vis de vous et vis-à-vis de Laura fût plus forte qu'elle ne l'est maintenant . . .

Elle s'appuya contre moi, me regardant avec surprise.

— Comment peut-elle devenir plus forte ? demanda-t-elle.

— Je vous le dirai, lui répondis-je quand le temps sera venu ; il ne l'est pas encore et peut-être ne viendra-t-il jamais. Je n'en parlerai peut-être jamais à Laura, et pour le présent, il faut que je me taise, même vis-à-vis de "vous" jusqu'à ce que je sois certain que je puis m'expliquer honorablement et sans nuire à personne. Quittons ce sujet, il en est un autre qui réclame plus impérieusement notre attention. Vous avez tenu Laura, et par ménagement pour elle, dans l'ignorance de la mort de son mari . . .

— Oh ! Walter ! il se passera longtemps à coup sûr, avant que nous puissions la lui révéler.

— Non, Marian : mieux vaut la lui annoncer dès aujourd'hui que de hasarder quelque accident qui, sans que nous ayons pu l'empêcher, la lui ferait connaître dans l'avenir et d'une manière inattendue. Épargnez-lui tous les détails ; mettez-y toute sorte de ménagements, mais dites-lui qu'il n'est plus.

— Vous avez sans doute, Walter, outre la raison que venez de me dire, quelque motif pour souhaiter qu'elle sache la mort de son mari.

— C'est vrai.

— Une raison se rattachant à ce sujet que nous ne devons pas traiter encore ? . . . et dont, peut-être, Laura n'entendra jamais parler ? . . .

Elle insista sur ces derniers mots d'une manière significative. J'y insistai de même, en lui répondant affirmativement.

Son visage pâlit ; pendant un moment elle arrêta sur moi un long regard où s'exprimaient à la fois un intérêt mélancolique, et un peu d'embarras. Une tendresse inaccoutumée frémissait dans ses yeux noirs et atténuait la coupe rigide de ses lèvres, tandis qu'elle jetait un regard furtif sur le fauteuil vide où s'asseyait naguère la chère compagne de toutes nos joies et de tous nos chagrins.

— Je crois comprendre, dit-elle, et je pense, en effet, que je lui dois, ainsi qu'à vous, Walter, de lui apprendre la mort de son mari . . .

Elle soupira, et pendant un instant, garda ma main serrée dans la sienne ; puis la laissant aller brusquement, elle quitta la chambre. Dès le lendemain, Laura sut qu'elle était libre, elle sut que l'erreur et le malheur de sa vie étaient à jamais ensevelis dans la tombe de cet homme.

Peu à peu, nous reprîmes notre vie habituelle ; je revins à ce travail quotidien qu'avait interrompu mon voyage dans le Hampshire. Notre nouvelle résidence nous coûtait plus cher que l'appartement

beaucoup plus petit et beaucoup moins commode auquel nous avons renoncé ; et le surcroît de travail qui m'était ainsi imposé devenait d'autant plus obligatoire que notre avenir était encore fort problématique.

Il ne faudrait pas croire que, pendant ce temps de retraite et de repos, j'abandonnai absolument la préoccupation principale en vue de laquelle étaient dirigées mes actions, ainsi qu'on l'a vu dans ces pages. Pendant bien des mois encore, cette préoccupation devait continuer à peser sur moi. Tout en mûrissant lentement mes projets, j'avais à prendre une mesure de précaution, à remplir un devoir de reconnaissance, à résoudre une question encore douteuse.

La mesure de précaution se référait nécessairement au comte. Il était de la dernière importance de savoir si ses plans l'obligeaient à rester en Angleterre, autant vaut dire sous ma main. J'éclaircis ce doute par un moyen fort simple. Connaissant son adresse à St-John's Wood, et m'étant procuré le nom de l'agent chargé de louer la maison meublée qu'il habitait, je m'informai si le numéro cinq dans Forest-Road devait, d'ici à peu, se trouver vacant. La réponse fut que le gentleman étranger résidant alors dans cette maison, avait renouvelé son bail pour un terme de six mois, et qu'il y resterait jusqu'à la fin de juin de l'année à venir. Je quittai l'agent, bien assuré contre toute crainte actuelle de voir le comte m'échapper.

L'obligation que j'avais à remplir me ramena une fois encore chez mistress Clements. Je lui avais promis de revenir lui confier ces mêmes détails relatifs à la morts et à la sépulture d'Anne Catherick que, lors de notre première entrevue, j'avais dû lui taire. Vu le changement actuel des circonstances, rien ne s'opposait à ce que je misse la femme au courant de cette partie du complot qu'il était indispensable de lui révéler.



D'elles-mêmes, ces douces lèvres montèrent jusqu'aux miennes. (page 722).

Pour m'acquitter promptement de ma promesse, j'avais toutes les raisons que pouvaient me donner une sympathie véritable et une bienveillance amicale ; aussi m'en acquittai-je en conscience, et avec tout le soin voulu. Je ne surchargerai point ces pages du récit de l'entrevue. Il sera mieux de dire que cet entretien même

me remit en tête le problème qui restait à résoudre, savoir l'apparentage d'Anne Catherick du côté paternel.

Une multitude de considérations secondaires, se rattachant à ce sujet, — assez puériles en les prenant isolément, mais d'une importance frappante lorsqu'on venait à les grouper, — m'avaient amené

en dernière analyse, à une conclusion que je voulais vérifier. J'obtins de Marian la permission d'écrire au major Donthorne, de Varneck-Hall (chez qui mistress Catherick avait servi pendant quelques années antérieurement à son mariage) pour lui poser certaines questions.

Je prenais ces renseignements au nom

de Marian, et attribuais ma démarche à des affaires d'intérêt personnel et de famille qui pouvaient à la fois l'expliquer et l'excuser. En écrivant ma lettre, je n'étais nullement certain que le major Donthorne fût encore en vie; je courais simplement la chance qu'il vécut encore, et qu'il pût, qu'il voulût répondre.

Deux jours écoulés, la preuve arriva, sous forme de lettre, que le major était encore de ce monde et tout prêt à nous assister.

En premier lieu, "feu sir Percival Glyde, de Blackwater-Park" n'avait jamais mis le pied à Varneck-Hall. Le défunt gentleman était complètement inconnu au major Donthorne et à toute sa famille.

En second lieu, "feu M. Philip Fairlie de Limmeridge House," avait été, dans sa jeunesse, l'intime ami et l'hôte fréquent du major Donthorne. En ravant ses souvenirs au moyen d'anciennes lettres et documents, le major était en état d'affirmer positivement que, dans le courant du mois d'août 1826, M. Fairlie résidait à Varneck Hall, et qu'il y était resté pour les chasses, durant le mois de septembre et une partie d'octobre suivant. Autant que le major pouvait s'en souvenir, M. Fairlie était alors parti pour l'Écosse, et on ne l'avait revue à Varneck-Hall qu'après un certain délai; il y revint alors à titre de nouveau marié.

Prise en elle-même, cette constatation n'avait peut-être pas une bien grande valeur; — mais se rattachant à certains faits que Marian ou moi savions parfaitement vrais, elle nous conduisit naturellement à une conclusion que nous trouvâmes irrésistible.

Assurés, maintenant, que M. Philip Fairlie avait habité Varneck-Hall dans l'automne de 1826, et que mistress Catherick s'y trouvait, comme femme de chambre, à la même époque, nous savions en même temps; — en premier lieu, qu'Anne était née au mois de juin 1827; — secondement, qu'elle avait toujours ressemblé

à Laura d'une manière frappante; — et, trois fois, que Laura ressemblait merveilleusement à son père.

M. Philip Fairlie avait été un des hommes les plus remarquablement beaux de son époque. Différent, en tous points, de son frère Frédérick, il était l'enfant gâté du monde, surtout des femmes; — homme de cœur léger, de facile humeur, d'impulsions généreuses; généreux jusqu'à la prodigalité; naturellement relâché dans ses principes, et connu par son indifférence à toute obligation morale dérivant de ses rapports avec les femmes.

Tels étaient les faits connus de nous; tel était le caractère de l'homme. Il est bien inutile, à coup sûr, d'indiquer ce qu'on en devait conclure.

En la lisant à cette clarté nouvelle qui venait de jaillir pour moi, la lettre même de mistress Catherick venait en dépit d'elle, corroborer pour sa petite part la conclusion à laquelle j'avais été conduit. Elle avait représenté mistress Fairlie (en m'écrivant) comme une "femme laide" qui était parvenue à se faire épouser par "le plus bel homme de toute l'Angleterre." Ces deux assertions étaient tout à fait gratuites, et, de plus, tout à fait mensongères.

Une déplaisance jalouse (qui, chez une femme comme mistress Catherick, devait s'exprimer par de mesquins sarcasmes plutôt que de ne pas s'exprimer du tout) me paraissait être la seule cause qu'on pût assigner à l'insolence toute particulière de son allusion à l'égard de mistress Fairlie, alors que cette allusion elle-même n'avait aucune raison d'être.

La mention que nous faisons ici du nom de mistress Fairlie suggère assez naturellement une autre question. Soupçonna-t-elle jamais qui pouvait être le père de l'enfant qu'on lui avait conduite à Limmeridge?

Sur ce point, le témoignage de Marian était positif. La lettre de mistress Fairlie à son mari, qui m'avait jadis été lue, — la lettre où elle décrivait la ressemblance

d'Anne avec Laure, et constatait, en même temps, l'intérêt affectueux que lui inspirait la petite étrangère, — cette lettre avait été écrite, incontestablement, en toute innocence de cœur. Il paraissait même douteux, en y réfléchissant, que M. Philip Fairlie lui-même eût été, plus que sa femme, sur la voie de la vérité.

La misérable tromperie qui avait flétri le mariage de mistress Catherick, la dissimulation préméditée qu'elle en attendait, devaient à cet égard, la rendre muette, par précaution, d'abord, et peut-être aussi par orgueil, — en supposant même qu'elle se fût assuré les moyens de communiquer avec le père de l'enfant à naître, alors qu'il était éloigné d'elle.

Tandis que ces conjectures flottaient dans ma pensée, je ne pus m'empêcher de me rappeler cette menace de l'Écriture, sur laquelle nous avons tous médité avec surprise et terreur: "Les fautes des pères sont châtiées dans leurs enfants." Sans cette fatale ressemblance qui existait entre les deux filles du même père, le complot dont Anne avait été l'instrument innocent et Laura l'innocente victime, jamais n'aurait été tramé contre elles.

Avec quelle infaillible, avec quelle effrayante sûreté le long enchaînement des circonstances ne nous menait-il pas, de cette faute irréfléchie commise par le père, à l'impitoyable injustice que ses enfants avaient subie!

Ces pensées et bien d'autres qui me vinrent en même temps, rappelaient à mon esprit le petit cimetière du Cumberland où Anne Catherick reposait maintenant. Je songai aux jours lointains où je l'avais rencontrée auprès du tombeau de mistress Fairlie, et où je l'avais vu alors pour la dernière fois. Je me rappelai ses pauvres mains si faibles, étreignant la pierre funéraire, et les paroles, empreintes d'une lassitude extrême, qu'avec un élan désespéré elle adressait aux restes mortels de sa protectrice et de son amie: Oh! si je pouvais mourir, être

cachée là, reposer près de "vous"! A peine s'était-il écoulé plus d'un an depuis qu'elle avait exhalé ce vœu funèbre, et par quelles voies cachées, par quelle effrayante persistance du hasard il se trouvait maintenant réalisé!

Les paroles qu'elle avait dites à Laura, sur les bords du lac, se trouvaient être une prophétie. "Oh! si je pouvais être enterrée avec votre mère! Si je pouvais m'éveiller à côté d'elle quand sonnera la trompette de l'ange, et quand les tombeaux rendront leurs morts à la résurrection!"

A travers combien de crimes et d'horreurs, et par quels obscurs détours de ce chemin qui la menait à la mort, la pauvre créature, guidée de Dieu, était arrivée à ce dernier asile que, vivante, elle avait désespéré d'atteindre! A ce repos sacré, je l'abandonne; — que ses restes demeurent en paix dans le redoutable voisinage, naguère appelé par ses vœux!

(à suivre)

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé, le développement des formes chez la femme, et guérissent radicalement.

LA CONSOMPTION
DYSPEPSIE...
ANÉMIE...
ET LES FAIBLESSES
D'ESTOMAC.

✱ SANTE ET BEAUTE ✱

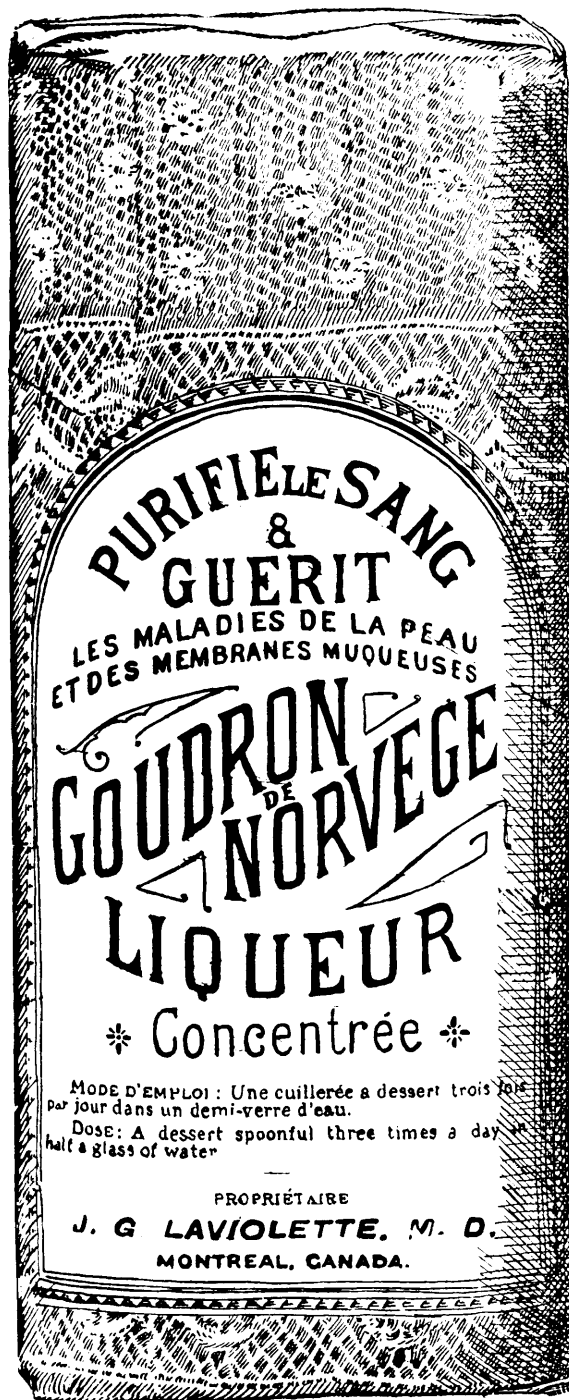
UNE BOITE, AVEC NOTICE, \$ 1.00
SIX BOITES, " " 5.00

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES DE PREMIERE CLASSE

DEPOT GENERAL POUR LA PUISSANCE!

L. A. BERNARD

1882 rue Ste-Catherine, Montreal



PURIFIEZ VOTRE SANG

AU MOYEN D'UN

GOUDRON

DE

NORVEGE

C'est le dépuratif du

Sang par excellence

IL EST BIEN

SUPERIEUR A LA SALSEPAREILLE

Et ne manque jamais de guérir
les maladies chroniques ré-
sultant le plus souvent
d'un

SANG VICIE

TELLES QUE

Les vieilles bronchites,
Les maladies de la gorge,
Les catarrhes,
Les maladies des
Rognons et de
La Vessie,
Les maladies de la peau,
etc., etc.

GRAND FLACON

D'UN DEMIARD :

PRIX : - - 25 CTS

Chez tous les pharmaciens

 **DEMANDEZ-LE**

NORD CONTRE SUD

PAR JULES VERNE

Cet ouvrage est l'un des plus intéressants du célèbre écrivain, auteur des voyages extraordinaires : VINGT MILLE LIEUES SOUS LES MERS, DE LA TERRE A LA LUNE, AUTOUR DE LA LUNE, etc.

Il s'agit, cette fois, d'un roman historique, dont les scènes émouvantes se mêlent aux épisodes les plus marquants de la guerre pour l'abolition de l'esclavage, chez nos voisins des Etats-Unis.

Pas un de nos lecteurs qui n'ait entendu parler, plus ou moins, de cette guerre de Sécession ; cependant peu la connaît dans tous ses détails. L'auteur s'acquitte admirablement bien de la tâche qu'il s'est donnée et qui se résume dans ces deux mots : " Instruction—Récréation."

Le récit se déroule plus particulièrement dans les Etats du Sud, et surtout en Floride, mais comme les personnages s'occupent de ce qui se passe autour d'eux, le lecteur peut suivre ainsi les diverses phases d'une lutte toujours palpitante d'intérêt.

NORD CONTRE SUD

sera publié par LE CYCLORAMA UNIVERSEL accompagné d'une carte spéciale du théâtre des événements et

DE 100 GRAVURES

Lisez NORD CONTRE SUD, dont la publication commencera le mars courant et sera donnée complète dans le IV volume.

\$1,000 DE RECOMPENSE offertes pour un sirop plus agréable au goût et qui guérira la TOUX, les RHUMES, l'ASTHME, plus rapidement que le



Marque de commerce

MENTHOL COUGH SYRUP

Roy & Boire Drug Co., Propriétaires.

RECOMMANDATION :

Montreal, 22 mars 1893

MM. Roy et Boire, Drug Co., Manchester, N. H. — Depuis le 9 février dernier, nous avons fait usage du "Menthol Cough Syrup" pour des cas d'asthme, bronchite chronique, catarrhe, etc. Ce remède a donné satisfaction générale; quelques doses ont suffi pour guérir des rhumes ordinaires. Il est agréable au goût. Il en coûte peu pour un essai, et les résultats peuvent en être très efficaces.

Les Sœurs de la Charité,

Hôpital Général des Sœurs Grises

En vente dans toutes les pharmacies et épiceries :

25 CTS LA BOUTEILLE

R. BEAUGRAND & CIE,

AGENT GENERAL POUR LE CANADA.

222-224, RUE ST-PAUL, MONTREAL.

LANGELIER & CIE

AGENTS-FINANCIERS

No 16, Rne Saint-Sacrement

BUREAU No 4

MONTREAL

ARGENT A PRETER SUR BILLETS, HYPOTHEQUES, ETC., ETC.

ACHATS ET VENTES DE DEBENTURES, BONS DU GOUVERNEMENT, ETC., ETC.

Imprimerie
Bilaudeau

1635, RUE NOTRE-DAME

(En face de la rue St-Jean-Baptiste)

MONTREAL

On se charge de travaux d'imprimerie en general : *

LIVRES, BROCHURES, JOURNAUX, REVUES, ETC.

SPECIALITE :

IMPRIMES POUR LE COMMERCE

PRIX TRES MODERES

P.-D. Bilaudeau, Gerant

N. LEVEILLE

Marchand-Tailleur

Employé pendant 18 ans à la maison L. C. DeTonnancourt.

No 138', RUE SAINT-LAURENT

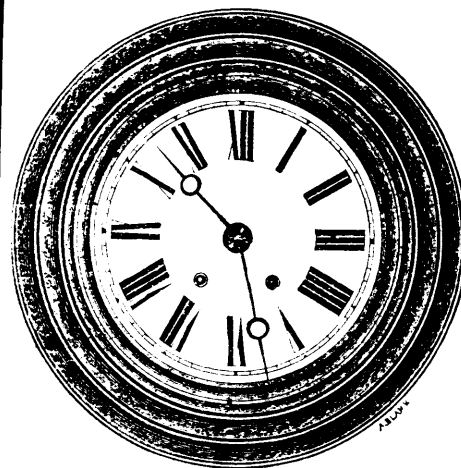
MONTREAL.

Toujours en magasin un grand assortiment de

DRAPS, CASIMIRS, TWEEDS

de premiere qualite et de Patrons les plus nouveaux.

Horloges, Horloges!



N'ACHETEZ PAS

VOS HORLOGES

AVANT D'AVOIR VU
Notre Assortiment et nos

BAS PRIX

Nous venons de recevoir de la fabrique un choix considérable de

HORLOGES MUSICALES,
HORLOGES DE FANTAISIE,
REVEILS-MATIN.

Toutes nos Horloges sont garanties

Adressez-vous aux quartiers généraux du bon marché.

En gros seulement

The American Clock Co.,
1611, RUE NOTRE-DAME

COIN ST-GABRIEL, MONTREAL

LA LIBRAIRIE
ANCIENNE ET MODERNE

LIVRES NEUFS ET D'OCCASION

COLLECTION DES

Principaux Romanciers

FRANCAIS

Dernières nouveautés recues chaque semaine. Grand choix d'ouvrages d'occasion.

SPECIALITE de LIVRES CANADIENS

RELIURES ET IMPRESSIONS

Attention particulière aux commandes par la poste

ARCHAMBAULT & BELIVEAU,

Libraires-Commissionnaires

TELL. BELL 696.

1617, RUE NOTRE-DAME

**R. WILSON SMITH
COURTIER**

EN VALEURS DE PLACEMENT

ACHETE ET VEND :

Debentures Municipales, Bons du Gouvernement, et Actions de Chemins de fer, Valeurs de premiere classe convenables pour placements en fidei-commis. Toujours en mains.

1824, NOTRE-DAME

MONTREAL